LA PERLE NOIRE

POLICE et MYSTÈRE

le Volume Complet 50 cs

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAI

La perle noire

ROMAN POLICIER

par MAURICE MONTSUZAIN

CU298
18 23088
3€

CHAPITRE PREMIER

Le bal battait son plein et une animation joyeuse régnait dans la salle brillamment éclairée.

Sous les lumières, les costumes chatoyaient : dominos éclatants, pages vêtus de satin, merveilleuses élégantes, folies et mousquetaires. Tout ce monde paré, s'amusait, dansait, caquetait, intriguait. Le loup de velours ou de satin que bien peu avaient relevé donnait de la hardiesse à toutes les femmes et les conversations étaient galantes et légères.

Tous les ans, la comtesse de S..., bienfaisante au delà de ses moyens, donnait pour boucler son budget de charité un bal masqué dans ses salons. Chaque année, ce bal amenait chez elle une foule d'amis, de connaissances, de simples relations et même des gens qu'elle ne connaissait pas du tout; ses amis sachant le but de la fête lui prenaient des quantités de billets pour en distribuer autour d'eux. Tous les ans c'était la même cohue, la même foule bigarrée, la même animation.

Vêtue de satin noir, parée de ses brillants, la comtesse recevait avec le même sourire tous ceux qui venaient s'amuser chez elle. Leur affluence la réjouissait et elle pensait que cet hiver les pauvres auraient moins froid et moins faim. Elle calculait

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

mentalement la recette et songeait que tout le plaisir de ses invités allait se changer en bons vêtements, en charbon et en aliments pour ses protégés.

Vers minuit, régulièrement, la cohue s'éclaircissait. Tous ceux qui étaient venus par charité également, ou par convenance, par politesse envers la comtesse ou parce qu'il était de bon ton d'y être vu, s'en allaient. S'en allaient également ceux que d'autres occupations mondaines réclamaient, ceux qui n'étaient venus que pour avoir un aperçu de la fête à son moment le plus brillant, ceux qui, n'aimant ni la danse ni l'intrigue, ne se couchent pas volontiers après minuit et demi.

C'est à ce moment-là qu'on s'amusait le plus. Il restait assez de danseurs pour sauvegarder l'animation nécessaire à la fête, pas assez pour faire du bal un encombrement.

Cette année-là, la réunion avait été brillante comme d'habitude. Le même kaléidoscope chatoyant s'était déroulé sous les yeux de la maîtresse de céans satisfaite. Assise dans son fauteuil qu'elle ne quittait guère durant la soirée, car elle commençait à être âgée, elle songeait avec une douce indulgence aux plaisirs de la jeunesse et souriait.

Des groupes isolés parlaient bas et riaient; une trentaine de danseurs endurcis pirouettaient encore au milieu du grand salon. La comtesse les parcourut du regard. Elle remarqua miss Robinson, une riche Américaine qu'on lui avait présentée quelque temps auparavant.

Habillée en Espagnole, la jeune fille dansait avec un Arabe portant à la ceinture un superbe poignard damasquiné. Elle avait enlevé son loup et riait à haute voix, ayant l'air de s'amuser follement.

Elle portait une jupe de satin jaune, courte et ample, un boléro de velours noir brodé d'or, une mantille de dentelles blanches. Ce costume rehaussait, encadrait sa beauté de blonde, sa beauté solide de jeune fille rompue à tous les sports et elle avait l'air, avec ses cheveux blonds et son satin jaune, d'être toute en or.

Soudain, au milieu de la danse, un coup de sifflet

retentit, immédiatement suivi d'un ordre impératif :

— Haut les mains!

Les danseurs s'arrêtèrent, figés de stupeur, les musiciens cessèrent de jouer.

Cinq ou six danseurs, tous porteurs de dominos, avaient sorti leurs revolvers et exigeaient des autres l'obéissance à l'ordre donné.

Avec une rapidité vertigineuse, les dominos masqués commençaient leur opération, raflaient les portefeuilles, arrachaient les bijoux du cou des femmes.

Quelques assistants essayèrent de sortir de la salle dans laquelle régnait maintenant un brouhaha indescriptible.

A la porte, deux dominos, revolver au poing, gardaient l'issue. Impossible de se frayer un passage.

La comtesse se rendant compte de ce qui se passait, sonnait pour appeler des domestiques; le cordon de la sonnerie avait été coupé. Alors, elle appela:

— Jean! à l'aide! Allez chercher la police!

Un des dominos masqués s'approcha d'elle :

— Ne vous fatiguez pas ainsi, madame, nous serions dans la pénible nécessité de vous bâillonner — ou pis encore. La porte est gardée en bas aussi et Jean ne pourra aller chercher la police que lorsque nous serons loin.

Miss Robinson, le regard flamboyant de colère, s'indignait :

— Messieurs, c'est insensé, nous laisserez-vous dévaliser ainsi. Ne fera-t-on rien contre ces bandits?

— Que voulez-vous faire, mademoiselle?

— Je ne sais pas, moi, mais personne ne se défendra donc?

— Nous ne sommes pas à armes égales, ils ont des revolvers.

— Vous n'avez pas d'armes?

— Hélas, non, mademoiselle. Un poignard de ferblanc!

— Alors, il n'y a qu'à se laisser faire? Mais c'est révoltant, c'est insensé!

Les bandits masqués menaient leur opération avec une habileté toute professionnelle. C'était presque de la prestidigitation.

Quand son tour arrivia, miss Robinson, convaincue sans doute de l'inanité de toute résistance, tendit elle-même sa bourse d'or au domino qui l'approchait.

Un rire fusa sous la dentelle noire du loup :

— Bravo, vous voilà plus raisonnable; vos bijoux?

— Ecoutez, dit miss Robinson, mon argent, ça m'est égal, car je suis riche. Mais je tiens à mes bijoux. Si vous me les laissez, je vous promets de vous donner deux fois leur valeur. Dites-moi où et quand vous voulez que je fasse porter la somme.

Le même rire se fit entendre :

— Vous êtes naïve, allons, dépêchez-vous.

Et le domino tendit la main dans la direction du collier de la belle Espagnole.

Miss Robinson, instinctivement, recula.

— Vous avez tort si vous pensez que c'est pour vous tromper. Je serais si contente de garder mes bijoux que je vous donne ma parole.

— Allons, dit le domino, assez causé. Puisque vous avez de l'argent, vous rachèterez des bijoux pareils et ce sera encore plus avantageux pour vous que de nous payer ceux-ci deux fois leur valeur.

Et, de nouveau, il avança le bras vers le cou de miss Robinson.

— Attendez, dit celle-ci, ne me touchez pas.

Et elle-même décrocha son collier et le tendit au bandit qui ordonna d'une voix brève :

— Vos bracelets maintenant.

Docile, résignée, miss Robinson décrocha les cercles d'or enrichis de diamants qui allèrent rejoindre le collier de perles dans les poches du voleur. Pour les y enfouir, il écarta son domina de satin jaune.

Ayant l'esprit d'observation très aiguisé, miss Robinson remarqua, malgré son émotion, que la couleur du domino porté par celui qui la dévalisait était du même jaune que sa jupe. Par l'entre-bâillement, elle remarqua, dessous, le maillot noir.

Elle avait tendu ses bracelets et déjà esquissait un demi-tour, en personne qui a fini, qui n'a plus rien à donner.

— Halte-là! Vos bagues?

— Je n'en aï pas.

— C'est ce que nous allons voir. Vous en faites des façons! Bien inutilement, puisque vous n'êtes pas la plus forte.

Avant qu'elle ait pu s'en défendre, miss Robinson se voyait arracher ses gants et une main experte lui enlevait ses bagues.

— Ha! Ha! vous n'en aviez pas! Vous nous croyez décidément bien naïfs!

— Ma perle! gémissait miss Robinson. Laissez-moi au moins ma perle noire! J'y tiens tellement, si vous saviez! Je vous la payerai dix fois ce qu'elle vaut.

— Eh bien, goguenarda le voleur, demain je vous enverrai mon adresse pour que vous puissiez venir me la racheter.

Et il s'éloigna.

Un domino noir circulait dans le salon; il paraissait être le chef. Il surveillait, donnant des ordres d'une voix brève. A peine le dernier portefeuille eut-il disparu dans les profondeurs des poches qu'il porta à ses lèvres un sifflet d'argent. Un sifflement léger celui-ci, retentit.

C'était pour ordonner le rassemblement et la fuite.

En un clin d'œil les malfaiteurs eurent disparu.

Tout le monde maintenant s'affairait.

— La police, vite!

Les domestiques accouraient et, sur l'ordre de leur maîtresse, sortaient chercher agents et commissaire.

La comtesse était désolée, ainsi que les autres victimes, de ce vol étonnant, mais le sentiment qui dominait était la stupeur. La scène avait été si rapide que les assistants n'étaient pas encore revenus de leur étonnement.

Comment, en plein bal, en plein Paris, une scène pareille avait-elle pu se produire? Il avait fallu, pour en concevoir le plan, une témérité sans égale; pour l'exécuter, une audace prodigieuse; et c'était justement l'audace folle que nécessitait l'entreprise qui en avait fait le succès.

La comtesse, désolée, se confondait en regrets de ce que ses invités eussent été dévalisés chez elle.

— Ma pauvre amie, lui répondait-on, ce n'est pas de votre faute et vous êtes victime comme nous.

En effet, on avait enlevé ses brillants à la maîtresse du logis, et elle était si bouleversée de penser que sa maison avait été le théâtre d'un pareil guet-apens, qu'elle ne trouvait pas le temps de les regretter.

De toutes parts, des exclamations jaillissaient.

— C'est inouï, une scène pareille!

— Ils ont un fameux toupet!

— Ça ne s'est jamais vu!

Les gens de la police arrivaient. Naturellement, les traces des bandits étaient perdues; ils s'étaient évanouis et il y avait de quoi croire que les victimes avaient rêvé si l'absence des bijoux et des portefeuilles n'avait attesté la réalité de la scène. Tout cela, en effet, s'était déroulé avec la rapidité foudroyante d'un rêve et la surprise n'avait laissé à personne le temps de penser à ce qu'il aurait fallu faire. Et puis, que faire? Les bandits avaient trop bien organisé leur coup, toute tentative de résistance était vouée d'avance à un échec complet.

— Personne n'a songé à les suivre? demanda le commissaire.

Ils se regardèrent. Non, personne n'y avait pensé.

— Bah! dit quelqu'un, là encore leurs précautions devaient être prises, et celui qui s'y serait hasardé ne serait peut-être pas revenu.

Le commissaire interrogeait, prenant des notes, demandant tous les détails, se faisant donner le signalement de tous les bijoux enlevés afin de les signaler demain à tout Paris.

— Madame la comtesse, s'étonnait-il, je ne m'explique pas comment cette bande noire a pu faire irruption ainsi chez vous sans éveiller l'attention à l'entrée.

— Mais, monsieur, ils ne sont pas entrés au moment de l'attentat. Ils ont certainement passé la soirée ici.

Les femmes présentes frissonnèrent à la pensée qu'elles avaient peut-être dansé avec l'un des dominos...

— Oui, continuait la comtesse, ils ont profité de la faculté de rester masqués. D'ailleurs, eussent-ils eu le visage découvert que je ne me serais pas méfiée. Tous les ans, à mon bal de charité, je vois une foule de figures inconnues. Mes amis me prennent tous un tas de cartes et les passent à des gens qu'ils connaissent plus ou moins et que, souvent, moi, je ne connais pas du tout. Vous comprenez, monsieur le commissaire, ce n'est pas comme un bal ordinaire où seuls les gens directement invités viennent.

— Ces cartes, vos amis les vendent?

— Mais oui, vingt-cinq francs la carte. Plus ils en vendent, plus ils sont contents et moi aussi, car la recette est destinée aux pauvres.

— Dans ces conditions, il est assez difficile d'établir qui est venu chez vous ce soir.

— Cela me semble tout à fait impossible. Songez que, pour obtenir une carte, il suffisait d'avoir quelques vagues relations et vingt-cinq francs — et avec une carte et un costume, à peu près n'importe qui pouvait entrer chez moi ce soir.

— Oui, ce sera difficile. N'importe, nous tâcherons de constituer la liste des personnes à qui vous avez donné des cartes et d'établir le nombre de cartes livré à chacune. Ensuite, nous les prierons de faire tous leurs efforts pour se souvenir de l'usage qu'elles en ont fait.

— Je suis sûre, dit une des femmes, d'avoir remarqué au moins deux ou trois de ces dominos masqués au cours de la soirée.

— Moi aussi, dit une autre.

— D'ailleurs, dit la comtesse, il était exactement une heure du matin quand la scène a eu lieu. Depuis onze heures et demie, il n'était rentré personne. Ces individus ont bien passé la soirée chez moi et ont saisi l'instant le plus propice pour faire leur coup. Assez de monde pour qu'il soit fructueux, pas assez pour risquer de n'être pas les plus forts.

— Ce qui m'étonne, dit miss Robinson, c'est qu'aucun de ces messieurs n'ait eu son revolver. En Amérique...

— Un revolver? Pour aller au bal masqué? Non,

voyez, personne n'en a eu l'idée. Nous n'aurions d'ailleurs pas pu nous en servir; ces individus, qui avaient le leur tout prêt sous leur domino, nous ont mis en joue tout de suite et cela a été si rapide!...

— Ça ne fait rien, dit quelqu'un, je ne sortirai plus sans être armé, même pour aller au bal masqué.

— Bonne précaution, cher monsieur, mais il est probable qu'un coup comme celui de cette nuit ne se reproduira plus. Ce sont des choses qui réussissent une fois, mais pas deux.

Sa petite enquête préliminaire finie, le commissaire se retirait; puis, les derniers invités de la comtesse s'en allèrent à leur tour, tandis qu'elle exprimait de nouveau, à tous, ses regrets qu'ils eussent été chez elles victimes d'un pareil acte de brigandage.

CHAPITRE II

Rentrée chez elle, au petit jour, après cette nuit d'agitation, miss Robinson ne se coucha pas.

Elle quitta son pimpant costume d'Espagnole, ses souliers vernis à hauts talons, passa d'élégantes mules de satin broché, une robe d'intérieur et flanelle blanche, chaude et confortable, puis elle s'assit à son secrétaire.

Elle chercha un moment dans les tiroirs, puis, mettant la main sur le papier qu'elle désirait, elle murmura :

— Ah! voilà! J'ai trouvé cette adresse.

Satisfaite, elle s'assit devant le petit bureau, sortit de la boîte mauve une feuille de papier et une enveloppe et son écriture à grands jambages s'allongea sur le papier.

Lorsqu'elle eut fini, elle cacheta la lettre, mit l'adresse et sonna.

Au bout de quelques instants, la femme de chambre parut, les yeux bouffis de sommeil. Sa maîtresse ne la faisait pas veiller inutilement et ne la réveillait pas d'habitude. Lorsqu'elle rentrait du bal, elle avait coutume de se déshabiller seule. Aussi le coup de sonnette, inusité, avait-il surpris Suzanna.

— Mademoiselle a besoin de moi? demanda-t-elle.

— J'arrive du bal, dit miss Robinson. Et il est arrivée une chose inouïe, on nous a dévalisés. Tous mes bijoux, ma pauvre Suzanna, on me les a tous enlevés.

Le visage de la femme de chambre exprima la

stupéfaction la plus profonde, elle ne put articuler que :

— Oh!!!

— Alors, vous comprenez, la police est venue; mais je crois qu'elle est bien lente; et puis, elle agira de son côté, mais je vais faire agir du mien. Voici une lettre pour MM. Ledru et Coursot, policiers. Vous allez la faire porter, mais pas à la poste, n'est-ce pas? Il faut que Jean la remette lui-même à son adresse, le plus tôt possible. Je demande à ces messieurs de venir chez moi tout de suite, s'ils le peuvent. Naturellement, dès qu'ils seront là, vous les introduirez dans le petit salon et vous viendrez me prévenir.

— Bien, mademoiselle.

— Et si, par hasard, je dors, ce que je ne crois pas après une nuit pareille, vous m'éveillerez.

— Oui, mademoiselle. Mais mademoiselle me permet-elle de lui demander comment c'est arrivé?

En quelques mots, miss Robinson décrivit la scène et comment tous les danseurs avaient été volés.

— Oh! faisait de nouveau Suzanna. Quelle audace!

— Oui, c'est à croire qu'on a rêvé. Et si vous saviez comme cela a été rapide...

— Heureusement, Mademoiselle n'avait pas mis sa rivière de diamants.

— J'avais mon collier de perles, Suzanna, et la bague à laquelle je tiens tant, ma perle noire!

— Quel malheur!

— Et maintenant, allez, occupez-vous de faire porter ma lettre. Je vais essayer de dormir un peu.

— Mademoiselle ne voudrait pas une tasse de tilleur? Rien de tel pour se remettre des émotions. Mademoiselle reposerait mieux ensuite.

— Merci, Suzanna. Je ne veux rien. D'ailleurs, ces messieurs viendront peut-être bientôt, je n'aurai pas grand temps à me reposer. Allez.

La femme de chambre sortit et miss Robinson se déshabilla tout à fait, cette fois-ci, et se coucha.

Mais le sommeil ne venait pas. La jeune fille revoyait par la pensée tous les incidents de la soirée. Sa mémoire, observatrice fidèle, avait fixé comme

une plaque photographique tous les détails qui s'étaient présentés à ses yeux. Elle revoyait avec une intensité, une netteté parfaite tout ce qui s'était passé; elle revoyait en particulier le domino de satin jaune qui l'avait dépouillée. Elle entendait l'éclat de rire moqueur qui avait acceuilli sa proposition lorsqu'elle avait eu l'idée, pour conserver ses bijoux, de promettre une grosse somme d'argent. Ce rire, il était entré par ses oreilles et s'était enregistré, lui aussi, dans sa mémoire comme la vision du maillot noir sous le domino s'était fixée dans ses yeux. Et elle pensait :

— C'est une femme.

« Ce rire l'indique assez. Et aussi le corps que j'ai vu en maillot noir sous le domino jaune, et aussi les mains sur lesquelles mes yeux se posaient tandis qu'elle arrachait mes gants et m'enlevait mes bagues. C'est une femme sûrement. »

Puis elle pensait à sa perle, sa perle noire à laquelle elle tenait plus qu'à aucun de ses bijoux. C'était un cadeau de son fiancé, ce pauvre Freddy, qui avait été tué dans un stupide accident d'automobile, quelques années auparavant.

Cette bague, c'était le premier cadeau qu'il lui avait fait — le seul. Il était mort si vite après leur entente!

En attendant la somptueuse bague de brillants qu'il lui donnerait le jour de leurs fiançailles officielles, il avait voulu lui donner celle-là afin que tout de suite elle portât quelque chose de lui, un gage de leur amour, le premier lien...

Ils avaient choisi ensemble ce jonc d'or tout simple, tout uni, qu'enrichissait seule et nue, la perle rare et splendide. Pauvre Freddy, comme il avait été heureux de passer lui-même au doigt de sa bien-aimée ce qu'il appelait gaiement « le premier chaînon »!

Oh oui! bien heureux tous les deux.

Puis, quelques jours plus tard, il avait trouvé la mort dans un accident, et cette mort brutale l'avait désolée. Puis elle avait quitté l'Amérique. Ils avaient décidé avec Freddy de faire leur voyage de noce à

Paris. Eh bien! elle irait seule. Et elle était venue en Europe.

Paris lui avait plu. Indépendante, possédant une fortune énorme, pouvant vivre où il lui plaisait, pouvant satisfaire toutes ses fantaisies, tous ses caprices, elle s'était fixée à Paris. Fixée? Qui pouvait le dire? Pas même elle. Elle y restait et y menait la vie la plus libre, la plus indépendante; fidèle d'ailleurs au souvenir de Freddy et ne désirant pas se marier.

Elle repensait à tout cela et à sa chère perle noire, souvenir de son unique amour. Elle eut volontiers donné sa rivière de diamants, cette rivière pour laquelle Suzanna se réjouissait qu'elle eût échappé au désastre, en échange de la perle perdue.

Peu à peu, sans qu'elle s'en rendît compte, la fatigue physique d'une nuit sans sommeil et fertile en émotions eut raison de la surexcitation nerveuse de miss Robinson. Freddy, la bague, l'accident d'automobile, le bal masqué, le vol des bijoux, tout cela se mêla dans le cerveau enfiévré de miss Robinson et elle s'endormit.

Lorsque Suzanna entra pour annoncer à sa maîtresse Ledru et Coursot, elle dormait. Il faisait grand jour au dehors. La femme de chambre tira les doubles rideaux, ouvrit les persiennes. Le bruit et la clarté éveillèrent miss Robinson qui ouvrit les yeux.

— Qu'y a-t-il?

— Mademoiselle, ce sont ces messieurs. Je les ai fait entrer dans le petit salon et je viens prévenir Mademoiselle.

— Ah! oui, dit miss Robinson à qui brusquement la mémoire revint. C'est bien, Suzanna, dites à ces messieurs que j'y vais.

— Mademoiselle n'a pas besoin de moi?

— Non, merci. Je m'habillerai seule.

La jeune fille sortit et miss Robinson sauta du lit et passa dans le cabinet de toilette voisin. Elle prendrait son bain après, ce n'était pas le moment de perdre du temps.

Elle fit une toilette sommaire, chaussa ses mules, endossa la souple robe de flanelle blanche, et, fraîche et dispose, fit son entrée dans le petit salon.

Ledru et Coursot se levèrent à son entrée et, d'un coup d'œil rapide, miss Robinson les examina.

Ledru était de taille moyenne mais râblée, l'aspect un peu commun. Seul, son regard très fin et comme aiguisé mettait sur sa physionomie une lueur qu'on ne voit pas sur les visages vulgaires. Souvent, d'ailleurs, il éteignait intentionnellement cette lueur et voilait son regard pour que sa vivicité ne soit pas remarquée et pour mieux passer partout inaperçu.

Coursot, plus grand, plus distingué, avait l'air intelligent et énergique et son premier examen, très bref, mais qui lui avait donné une idée assez exacte des deux personnages, ayant satisfait miss Robinson, elle adressa la parole aux deux policiers.

— Messieurs Ledru et Coursot, n'est-ce pas?

— Oui, mademoiselle.

— Asseyez-vous, messieurs. Je vous ai fait demander, car j'ai été la victime cette nuit d'un vol extraordinaire.

— Chez Mme la comtesse de S..., nous savons cela.

— Comment? Vous savez déjà?

Coursot sourit avec une finesse inattendue.

— Notre métier n'est-il pas de tout savoir? Nous n'avons d'ailleurs nul mérite en l'occurrence. L'aventure s'est déjà tellement ébruitée!...

— Oui, dit son collègue. Cependant nous n'en sommes instruits que par des on-dit. Puisque miss Robinson était chez la comtesse et qu'elle a été témoin...

— Témoin et victime, interrompit l'Américaine.

— Oui, témoin et victime de l'attentat, il faut qu'elle nous compte par le menu tout ce qui s'est passé. Souvent le plus petit fait, celui qui paraît le plus négligeable, est celui dont nous tirons la lumière. Alors, mademoiselle, je vous en prie, n'omettez rien, n'ayez pas peur de nous donner des détails; c'est peut-être le plus petit qui nous guidera.

Miss Robinson commença le récit qu'on lui demandait.

Les deux détectives écoutaient, posant parfois une question, faisant préciser un détail; rien ne leur semblait négligeable. L'attentat, par son audace, sortait de l'échelle des vols ordinaires. Il fallait disposer

d'une bande pour l'avoir commis. Décidément, c'était une affaire exceptionnelle. Les deux policiers se sentaient dans leur élément; ce n'était pas banal le moins du monde, cette rafle en plein bal de tout l'argent et de tous les bijoux. On avait affaire à forte partie; il allait falloir jouer serré et ils n'étaient pas loin de se réjouir dans leur âme éprise d'aventures périlleuses.

— Sans compter le profit que nous en pouvons retirer, pensait Ledru, c'est une chance pour nous d'être mêlés à cette affaire de grande envergure.

Miss Robinson en arrivait à l'endroit de son récit où elle se trouvait aux prises personnellement avec le domino jaune. Elle n'eut garde d'omettre comment, ayant vu par l'entre-bâillement du domino son voleur en maillot noir, elle avait eu immédiatement la certitude que ce voleur était une voleuse.

— Diable! dit Ledru.

— Vous en êtes certaine? demanda Coursot.

— Absolument certaine, affirma miss Robinson. D'ailleurs lorsque je lui ai proposé de l'argent pour garder ma perle noire, elle a ri et c'était un rire de femme.

Les policiers se regardèrent.

Ils trouvaient quelque peu étrange de trouver une femme mêlée à cette expédition hasardeuse et dangereuse qui avait nécessité de la hardiesse et du sang-froid et où les risques pouvaient être gros.

Certes, ils avaient fréquemment dans leur carrière trouvé des femmes sur leur chemin; mais toujours leur rôle se bornait à celui de complice plus ou moins obscur. Jamais encore ils n'avaient trouvé, mêlées aux bandits, des femmes faisant la même besogne qu'eux.

Miss Robinson continuait :

— Elle m'a enlevé mes gants. Et je regardais stupidement ses mains agiles faire leur besogne. C'étaient aussi des mains de femme, et j'ai remarqué qu'à la main gauche, il lui manquait au petit doigt la dernière phalange.

Ledru exultait.

— Ça, disait-il, c'est un renseignement précieux.

Nous disons, à la main gauche, la dernière phalange du petit doigt.

— Oui.

— Mes félicitations, mademoiselle. Vous avez du sang-froid et l'esprit d'observation. Que d'autres, à votre place, affolées, n'eussent fait attention à rien, n'eussent rien vu.

— Oui, surenchérissait Coursot, du sang-froid, l'esprit d'observation, qualités rares chez une femme et qui font les bons détectives.

— Si un jour je me sens le goût des aventures, dit miss Robinson, je vous demanderai de m'enrôler. En attendant, j'aimerais bien retrouver mes bijoux et surtout ma pauvre bague.

— Donnez-nous le signalement de ces bijoux.

Miss Robinson détailla son collier de perles, son bracelet de brillants, ses bagues, sa bourse en or.

— De tout cela, dit-elle, ce que je regrette le plus, c'est ce jonc d'or orné d'une perle noire. Même si vous ne retrouvez pas les autres bijoux, celui qui me rapportera ma perle noire aura une forte prime. Etes-vous associés?

— C'est-à-dire, mademoiselle, qu'aucun contrat ne nous lie. Il nous arrive d'agir séparément pour des affaires particulières. Il nous arrive de nous unir pour une entreprise.

— Vous ferez comme il vous plaira. Agissez de concert ou séparément, ça m'est indifférent. L'essentiel pour moi serait de retrouver ma perle. Si l'un de vous y réussit, je lui donnerai une grosse somme d'argent, voilà Arrangez-vous entre vous.

Les deux policiers demandèrent encore quelques détails supplémentaires et, munis de tous ces renseignements et de la description des objets volés, ils prirent congé de la riche Américaine et sortirent ensemble.

Dehors, ils firent quelques pas sans parler. Tous deux réfléchissaient.

Le premier, Coursot rompit le silence :

— Qu'en dis-tu, Ledru?

— Je dis que c'est une chance pour nous.

— C'est une chance... si nous arrivons.

— Nous avons un renseignement précieux : ce petit doigt coupé à la main gauche...

— Si c'est sur cela que tu comptes!...

— Sur quoi veux-tu compter? Il ne doit pas y avoir cinquante femmes dans Paris à qui il manque une phalange au petit doigt gauche.

— Certainement, mais il y en a tant d'autres! S'il faut examiner les mains de toutes les femmes, nous en avons pour jusqu'au jugement dernier, et d'ici là la perle aura fait du chemin.

— Quel est donc ton plan?

— Je n'en ai point pour l'instant.

— Moi non plus.

— Nous irons loin comme ça.

Ils marchèrent encore un instant sans parler. L'affaire leur paraissait difficile.

— On a affaire à une bande, dit Ledru.

— C'est clair.

— Mais il y en a tant! L'avantage c'est que souvent elles se connaissent entre elles. J'ai l'intention de fréquenter les cabarets borgnes où elles recrutent leurs membres et où elles se réunissent; je chercherai dans ces repaires de bandits la femme au doigt coupé. Au besoin, je me ferai enrôler...

— Dangereux.

— Dame! Bien sûr que c'est dangereux. Notre métier n'est pas un métier de tout repos. Il a ses risques. C'est peut-être pour ça que je l'aime. Il est certain que si nous restons au coin du feu, dans notre fauteuil, la femme au doigt coupé ne viendra pas nous dire : « Je sais que vous me cherchez, me voici. »

— Evidemment.

— Toi-même, tu comptes bien te remuer.

— Oui. Mais je ne suis pas du même avis que toi.

— Ah!

— J'imagine que la façon dont le coup a été monté et exécuté indique non pas des gens de la pègre qui hantent les cabarets borgnes, mais des malfaiteurs plus huppés.

— Des bandits hommes du monde.

— Parfaitement.

— Tu as peut-être raison, mais comme j'aurai plus facilement accès auprès des autres, je suivrai mon idée.

— Nous marcherons donc séparément.

— Comme il te plaira, mon vieux.

— Fais tes recherches de ton côté, je ferai les miennes du mien; plus tard, si nous le jugeons utile, nous collaborerons. Pour l'instant, il vaut mieux nous séparer.

— Oui, peut-être.

— C'est l'évidence même.

— Alors, tu crois, mon vieux Coursot, que nos bandits sont des bandits de haute volée?

— Je le crois, mais rien ne prouve que j'aie raison.

— Sur quoi bases-tu ton opinion?

— L'idée de faire une rafle pareille dans un bal chic, le choix du bal, le choix de l'heure, prouve une connaissance du monde. Crois-tu que les malfaiteurs de barrière savaient seulement qu'il y avait une fête de charité chez la comtesse de S...?

— Eh! Eh!... fit Ledru.

— En admettant qu'ils l'aient su, penses-tu qu'ils eussent pu se procurer des cartes, entrer et ne pas se trahir au milieu de ces gens chics?

— Eh! eh!... répéta Ledru.

— Mais, mon ami, pour savoir que la chose étonnante qui s'est passée cette nuit était faisable, pour en concevoir la possibilité, il a bien fallu quelqu'un au courant des usages mondains et qui n'en était pas à son premier bal.

— Oui, peut-être, et c'est ce que tu as dit de plus probant. Mais remarque que, même si à la tête tu as quelqu'un de chic, toute la bande ne peut pas être recrutée dans le high-life. Ce sont tout de même des bandits et la bande, si huppée soit-elle, a des ramifications dans les bas-fonds et se recrute dans les bas-fonds.

— Peut-être est-ce toi qui as raison? fit Coursot songeur.

— Penses-tu, poursuivit Ledru, que la femme au doigt coupé soit parmi les amies de la comtesse?

Penses-tu que ce soit une femme du monde? Allons donc! C'est une femme de la pègre, de la basse pègre — et je la trouverai plutôt dans un caboulot de barrière que dans un salon.

— Ecoute, vieux, il y a autant de raisons pour que ce soit toi qui sois dans le vrai que pour que ce soit moi.

— Sans doute.

— Seuls les événements peuvent décider entre nous et indiquer lequel des deux aura touché juste.

— Oui, il n'y a qu'à courir chacun notre chance en nous souhaitant mutuellement la réussite.

— Naturellement, si j'ai une piste sérieuse et que j'aie besoin d'un second, c'est à toi que j'aurai recours.

— Moi de même, cela va sans dire.

— Tu rentres?

— Je rentre. Et toi?

— Moi aussi.

— Rentrons ensemble, alors.

Vieux garçons tous deux, les deux policiers habitaient ensemble. Ils s'étaient connus par hasard, au cours d'une affaire ténébreuse, et s'étaient mutuellement servis. Ils s'étaient découvert les mêmes goûts, ils avaient pour leur métier périlleux le même attrait et l'entendaient de la même façon. Plusieurs fois, lorsqu'on leur avait confié des affaires plus vastes, ils s'étaient unis pour la poursuite d'un même but et la nécessité dans ces cas-là de communiquer entre eux à toute heure du jour et de la nuit, les avait amenés à l'idée d'habiter ensemble. Ils s'en trouvaient fort bien et l'habitude de la vie commune, les services rendus, les périls courus ensemble, tout cela avait créé entre les deux hommes un lien solide et presque fraternel.

A cette heure-ci, s'ils se divisaient pour agir séparément, ce n'était pas, certes, dans l'espoir de trouver seul le joyau de miss Robinson et ne pas avoir à partager la prime promise à celui qui le rapporterait.

C'était surtout parce que, pour un commencement d'enquête, un seul suffisait; en se séparant, ils avaient

deux chances pour une d'arriver. Ils allaient opérer dans des mondes si différents!

Leur amitié et leur bonne entente n'était pas altérée par cette divergence d'opinion et certainement, si l'un des deux arrivait au but, l'autre ne jalouserait pas sa chance.

Arrivés chez eux, chacun rentra dans sa chambre pour réfléchir à ses moyens d'action, et ce fut très sincèrement qu'ils se dirent l'un à l'autre avant de se séparer :

— Bonne chance, vieux!

CHAPITRE III

Dans un coin de l'ignoble cabaret, Ledru causait avec la Tarasque. Personne n'eût reconnu le policier sous son déguisement d'apache. Coursot lui-même, s'il n'avait assisté plusieurs fois à la transformation, eût reculé d'horreur à la vue de ce sinistre individu.

Il était vêtu d'un vieux complet gris, chaussé d'espadrilles, coiffé d'une casquette grise également, à longue visière et terriblement fatiguée. Un foulard noué autour de son cou achevait de le faire ressembler aux autres clients du caboulot borgne qu'il fréquentait.

Il exagérait en marchant la vulgarité de son allure, faisait sa voix traînarde et parlait argot le mieux du monde. Enfin, il jouait son personnage tout à fait au naturel.

Depuis le jour où miss Robinson les avait chargés, Coursot et lui, de chercher sa perle noire, Ledru s'était mis à fréquenter les cabarets louches, les bals de barrière et tous les endroits où on rencontre des malfaiteurs.

Naturellement méfiants, ceux-ci, dès le premier soir, lui avaient cherché des disputes. Ledru n'appartenait à aucune bande connue et ces messieurs n'aimaient pas les curieux. Dès le premier soir, donc, Ledru avait eu maille à partir avec un chef de bande irrité de voir un intrus dans un cabaret où d'habitude on était entre soi, en famille, et où on n'avait pas besoin de se gêner.

Le policier avait bien vu cette hostilité un moment contenue, mais qui avait éclaté lorsque, après

avoir vidé un petit verre d'eau-de-vie, il en commanda un second. Il avait donc l'intention, cet intrus, de passer là toute la soirée!...

— Hé! là-bas, l'homme, comment que tu t'appelles? lui avait-il demandé.

Ledru l'avait regardé, sans fanfaronnade, mais sans crainte et, calme, lui avait répondu :

— Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien.

Partie sur ce ton-là, la conversation ne pouvait pas être amicale; l'apache s'était fait agressif; Ledru, toujours placide, lui répondait, et l'autre, exaspéré de voir quelqu'un lui tenir tête, s'était précipité sur lui, croyant que ce petit homme serait facile à rosser et, voulant lui apprendre qu'il ne faisait pas bon troubler les gens chez eux.

Mais Ledru connaissait parfaitement la boxe et le jiu-jitsu. Prompt comme l'éclair, il avait paré le coup qui lui était destiné et, en guise d'avertissement, il avait envoyé un direct bien senti à l'épaule de son adversaire. Rageur, n'y voyant plus, celui-ci avait d'un geste traître tiré son surin de sa poche. Ledru avait vu le mouvement et, d'une chiquenaude, il fit voler l'arme à vingt pas; puis, par une savante passe de jiu-jitsu, il maîtrisa le bandit qui, réduit à l'impuissance, fut obligé de s'avouer vaincu.

On avait fait cercle autour d'eux et un murmure d'admiration avait accueilli la prouesse de Ledru. C'était la première fois que quelqu'un avait raison du grand Albert. En un tour de main, cet homme avait rendu la brute redoutée aussi inoffensif qu'un enfant. Tout le monde regardait le héros avec un certain respect.

Le grand Albert lui-même, désireux d'apprendre le coup irrésistible qui avait brisé son élan, décidait en lui-même de ménager un homme qui savait de tels secrets et souhaitait l'amener à s'enrôler dans sa bande. Mais on n'admet, dans ces bandes redoutables, qu'après un temps d'épreuve, après une action d'éclat. On avait demandé quelques jours plus tard à Ledru de quelle bande il était :

— D'aucune encore.

Il ne voulait pas aliéner sa liberté, il voulait voir.

Et, depuis, il était revenu souvent dans le bouge. Il ne fréquentait d'ailleurs pas celui-là seul, mais il y venait souvent. Parfois l'aubergiste mettait en marche un vieux phonographe enroué. Ces soirs-là, on dansait. Ledru invitait des femmes, leur offrait à boire et toujours, sans en avoir l'air, il regardait leurs mains. Rien jusqu'à présent n'avait pu le mettre sur la piste de la femme au doigt coupé.

A présent, on le laissait tranquille. On avait dû le reconnaître inoffensif. On ne parlait pas devant lui, mais on ne lui montrait plus d'hostilité. Les femmes même avaient pour lui quelque sympathie. Il leur offrait à boire avec une libéralité qu'elles appréciaient et elles aimaient à danser avec lui. Et même la Tarasque lui avait laissé entendre qu'elle avait un béguin pour lui et, quand « son homme » n'était pas par là, elle s'attardait volontiers à causer avec Ledru.

Ce soir-là, justement, elle était assise en face de Ledru, chacun ayant devant soi son petit verre de marc.

Et la Tarasque était en veine de confidences.

Elle avait raconté à Ledru qu'elle avait été ainsi surnommée parce qu'elle était née là-bas, très loin, au bord du Rhône impétueux, dans la bonne ville de Tarascon. Ses parents étaient d'honnêtes maraîchers qui auraient péri de honte s'ils avaient su dans quel bas-fond leur fille était tombée. Mais, après tout, ce n'était pas entièrement de sa faute. Elle raconta qu'elle s'était sottement amourachée d'un garçon qui était leur voisin. Son père et sa mère s'opposaient au mariage, disant que c'était un fainéant, un propre à rien. Ils désiraient un gendre travailleur qui pût continuer leur commerce, travailler les jardins. Celui-là n'était bon qu'à flemmarder des demi-journées entières au bord du Rhône, à pêcher à la ligne, ou dans les cabarets.

Mais il l'avait ensorcelée avec ses manières câlines et ses yeux de braise et, voyant qu'elle ne fléchirait jamais la résistance de ses parents, elle s'était enfuie avec lui, un beau soir. Ils étaient venus à Paris où il espérait trouver immédiatement à s'occuper. A quoi?

Il n'en savait rien, mais à autre chose qu'au travail de la terre. Tant qu'elle avait eu de l'argent, car elle avait emporté tout ce qu'elle possédait et même elle en avait pris à ses parents, tant qu'elle avait eu de quoi le loger, le nourrir, il ne l'avait pas quittée; mais, à Paris, l'argent file vite. Le jour où la caisse avait été vide, il n'était pas rentré. Voilà; ce n'était pas plus difficile que cela. Il l'avait abandonnée sans un sou, seule sur le pavé de Paris. Que faire?

Elle avait essayé de se placer comme bonne. Partout on lui avait demandé des certificats et où elle avait servi et d'où elle venait, et où elle logeait?

Où elle logeait? Il avait bien fallu, lorsqu'elle n'avait plus eu de quoi la payer, quitter sa chambre garnie, et elle s'était trouvée sans le sou, sans gîte, sans pain.

Elle avait connu la misère la plus noire.

Ledru ne disait rien, laissant couler les confidences et, malgré qu'il eût le cœur cuirassé, il était vaguement ému par le récit de cette détresse. La Tarasque lui racontait sa vie, sa triste vie, avec un accent de sincérité qui ne trompe pas.

— Pourquoi, lui demanda-t-il, n'as-tu pas écrit à tes parents? Pourquoi n'as-tu pas essayé de retourner chez toi? Peut-être que ton père t'aurait pardonnée et t'aurait reprise.

— Oui, dit-elle, peut-être. Mais il aurait fallu que je le fasse dès que j'ai été plaquée. Seulement, voilà, je me suis entêtée, j'avais mis mon orgueil à ne pas vouloir avouer à mes parents qu'ils avaient eu raison. J'étais partie, je ne voulais pas qu'il soit dit que je le regrettais, et j'espérais toujours me tirer d'affaire toute seule, jusqu'au jour où j'ai eu faim. Mais, ce jour-là, oui, ce jour-là, j'aurais écrit, je me serais humiliée; seulement, je n'avais plus le temps d'attendre qu'une lettre aille à Tarascon et que la réponse revienne. J'avais faim, tu comprends, et point de gîte pour la nuit.

— Alors?

— Alors, le soir, j'ai rencontré Jules.

— Celui avec qui tu es?

— Oui. Et j'ai été bien heureuse qu'il m'offre le

souper et le lit. Tu penses bien que je ne lui ai pas demandé un certificat de bonne vie et mœurs. Je l'ai suivi, voilà tout.

— Tu savais qui tu suivais?

— Je ne m'en doutais même pas.

— Cependant...

— Je sortais de ma petite ville.

— C'est juste.

— Je n'ai su qu'après à qui j'avais affaire. Mais comme je n'avais pas le choix, je suis restée. Où la chèvre est attachée...

— Oui, dit Ledru, il faut qu'elle broute.

— D'ailleurs, dit-elle, il ne me bat pas trop. Je ne m'occupe pas de ses affaires.

— Comment, tu n'es pas affiliée à la bande?

— Non.

— Je croyais.

— Oh! si je voulais, bien sûr. Ils ne se gênent pas devant moi et je sais bien des choses, mais ils ne m'ont jamais demandé de les aider. Je ne dois rien, que ne pas moucharder, bien entendu. Mais ils savent bien que je ne m'y risquerais pas.

— Tu connais tous les membres de la bande?

— Pas tous, mais beaucoup. Pourquoi?

— Oh! pour rien.

— Tu voudrais t'enrôler?

— Peut-être quelque jour.

— Tu sais qu'on n'est pas admis comme ça.

— Oui, je sais.

— Tu as bien à ton actif la pile que tu as donnée au grand Albert, le premier soir que tu es venu ici. Même qu'il n'a pas encore compris comment tu avais fait pour avoir raison de lui comme ça, sans effort, presque sans bouger.

— Ce n'est pas difficile, un tour de main.

— Pas possible!

— Si. L'être le plus faible qui connaît ça et qui a du coup d'œil peut venir à bout d'un colosse.

— Les femmes devraient l'apprendre; comme ça, lorsqu'elles ont affaire à des brutes qui les battent...

— Certainement. Seulement, comme les femmes ne savent rien refuser aux brutes qui les battent, si on

leur apprenait le coup en question, elles n'auraient rien de plus pressé que de le leur montrer et quand ils sauraient, ce serait parfaitement inutile.

— Tu crois?

— J'en suis sûr.

— Tu me le montreras quand même.

— Peut-être.

— Oh! tu es chic, tu sais!

— Seulement, il faut que tu sois chic à ton tour.

— Je ferai ce que tu voudras, pourvu que ce ne sait pas de moucharder les copains.

— Penses-tu! Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, ce qu'ils font ou ne font pas? Je m'en soucie comme d'une chique. Je suis pas de la rousse pour me mêler de ce qui me regarde pas.

La Tarasque éclata de rire :

— Ah! ah! il ferait beau voir qu'un roussin vienne par ici! Il n'y ferait pas long feu, et ils le savent bien, et pas un n'aura le toupet d'y venir. On n'aime pas les nouveaux visages et un de la rousse serait vite repéré.

— Je me suis bien aperçu qu'on n'aimait pas les nouveaux visages. J'ai été plutôt mal reçu.

— Dame!

— Et maintenant, que dit-on de moi?

— On te respecte à cause de ton sacré coup. Puis, au début, on s'est méfié, maintenant on dit que tu es un bon bougre, pas à craindre, pourvu qu'on te provoque pas, et un peu loufoque.

— Loufoque?

— Oui, loufoque. Tu fais bande à part, tu dis tes affaires à personne, tu amènes jamais ta femme. Mais, quand même, on voit bien que t'es un bon type, et si tu voulais être des nôtres, je crois qu'on ne ferait pas beaucoup de difficultés.

— J'y songerai.

— Alors, dis, tu me montreras ton tour de main pour museler les autres?

— Oui, si tu me donnes un renseignement.

— Il ne peut pas faire de tort aux copains, parce qu'il m'en cuirait.

— Non. D'ailleurs, tu jugeras.

— Dis.

— Je voudrais savoir si dans votre bande il n'y a pas une femme qui a un doigt coupé.

— Tu cherches une femme qui a un doigt coupé?

— Je la cherche... mon Dieu, c'est trop dire. Je connais quelqu'un qui la cherche pour un héritage, c'est toute une histoire.

— Dis-la.

— Oh! c'est trop compliqué. D'ailleurs, moi-même, je ne connais pas tous les dessous.

— Je ne connais pas de femme qui ait le doigt coupé. Mais je ne connais pas toute la bande. Je demanderai à Jules.

— Demande-lui, ne lui demande pas, tu sais, moi, ça m'est égal. Ce n'est pas moi qui suis intéressé à la trouver, quoiqu'on m'ait promis une jolie petite commission si je la déniche.

— Je t'aiderai.

— Comment?

— Je ne sais pas, laisse-moi y réfléchir.

— En attendant, voilà un secret entre nous deux.

— Oui, bien sûr, fit la Tarasque rêveuse, pas la peine de mettre Jules au courant. D'abord, il me battrait s'il savait que nous avons causé si longtemps ensemble. Tu sais, ajouta-t-elle, tant pis, j'ai confiance en toi, je te dis tout; tu sais, je dis que je ne veux pas les trahir et c'est la vérité, mais ce n'est pas parce que je les aime. Oh! non, alors! J'ai la vie dure avec eux. Si j'avais le moyen de les plaquer, de m'en aller, de quitter Paris, ce que je m'en foutrais!!!

— C'est vrai, tu désires quitter Paris?

— Ah! là, là! Trouve-moi seulement une place honnête où on me prenne sans certificat, et tu verras si je les laisse tomber!

— Tu travaillerais?

— Oui, que je trimerais, et de bon cœur, pour échapper à cette vie de malheur! Je suis née de gens honnêtes et, vois-tu, l'honnêteté, c'est dans le sang. Je reste là parce que c'est le seul moyen de ne pas crever de faim, mais au fond, ça me dégoûte, cette vie. D'ailleurs, malgré mon entourage, je suis restée

honnête à ma manière, n'ayant jamais ni tué, ni volé, ni aidé à voler.

— Je connais des gens, dit Ledru, qui tiennent une auberge en province, je leur causerai de toi.

— Ah! si tu faisais ça! Ah! c'est pour le coup que tu serais un chic type!

— Nous en recauserons.

— Oui, nous en recauserons, et aussi de la femme au doigt coupé. En attendant, motus, voilà Jules.

— A quand?

— Après-demain soir, ici.

— Entendu.

Le surlendemain, Ledru était fidèle au rendez-vous. Il commanda l'habituel petit verre et attendit, recueillant sans en avoir l'air tous les propos qui s'échangeaient autour de lui. Son oreille de policier, fine et aiguisée, ne négligeait rien des conversations voisines. Pas bien intéressantes d'ailleurs, du moins ce qu'il en pouvait saisir, car fréquemment les causeurs baissaient la voix.

Il commençait à s'impatienter lorsqu'enfin la Tarasque parut.

— J'ai cru, lui dit-il, que tu ne viendrais pas.

— Je l'ai cru aussi. Pas moyen de plaquer Jules ce soir.

— Tu y as réussi?

— Comme tu vois. Tu as écrit pour moi, pour cette place dont tu m'as parlé l'autre jour?

Ledru eut un mouvement de satisfaction intérieure. Allons! la Tarasque désirait bien changer sa vie.

— Oui, dit-il, mais il faut attendre quelques jours pour avoir une réponse. Et toi? Qu'as-tu fait depuis avant-hier?

— Sans en avoir l'air, j'ai questionné. Pas mèche de savoir s'il y a une femme au doigt coupé. Mais je sais quelque chose qui pourra peut-être te servir.

— Ah!

— Oui, je sais où ils se réunissent.

— Cela ne m'avance pas à grand'chose; je ne peux pas aller à cette réunion, n'étant pas affilié.

— Tout seul, non, certainement. Mais si tu veux, je t'y conduirai.

Ledru réfléchissait.

L'expédition lui paraissait hasardeuse. S'il était découvert, épiant les secrets des malfaiteurs, c'était la mort certaine.

— Où est-ce? demanda-t-il.

— Non, dit la Tarasque. Tu iras avec moi ou pas du tout.

— Je ne vois pas très bien pourquoi tu hésites à me nommer un endroit où tu offres de me mener. Si je te suis, je le verrai bien, où est-ce; je le saurai aussi bien que si tu me le dis.

— Non, expliquait la Tarasque. C'est dans des carrières abandonnées, où ils ne se réunissent d'ailleurs que rarement. Le chef voit les mecs au caboulot; ils ne tiennent là-bas, dans les carrières, que ce qu'ils appellent des séances plénières.

— Et tu as la prétention d'assister à une et de m'y faire assister?

— Non, pas y assister ouvertement.

— Explique.

— A côté de la salle de réunion, il y a une petite pièce dans laquelle se tient le chef avant d'ouvrir la séance. C'est une sorte de cachette pratiquée dans le rocher; on voit la salle, c'est très bien aménagé. On voit la salle, on entend ce qui s'y dit. Le chef y tient des papiers, des choses précieuses et même, s'il veut, il peut y écrire. On n'a pas besoin pour y aboutir de passer dans la grande salle.

— C'est là que tu veux me mener?

— Si tu veux venir, mais j'ai plusieurs conditions à te poser.

— Dis-moi avant. Alors, cette petite salle, l'abord en est libre?

— Libre? libre? Il est difficile à trouver, et celui qui ne connaît pas le passage se promènerait trois ans dans les carrières sans le trouver; il est masqué par un rocher, on passe devant sans le voir, sans se douter qu'un couloir existe.

— Et cette cachette, communique-t-elle avec la salle?

— Oui.

— De sorte que nous pouvons être chipés?

— Nous ne le serons pas, car nous les verrons sans qu'ils nous voient. Et si, par hasard, le chef ayant besoin de quelque chose fait un mouvement vers nous, nous aurons le temps de nous éclipser.

— Tu allais me poser des conditions, lesquelles?

— Tu te laisseras bander les yeux à l'aller et au retour.

— Hum!

— C'est moi qui te conduirai, par la main; tu n'as pas peur, je pense?

— Non, mais j'aimerais autant y voir.

— Ensuite, tu ne resteras pas plus de cinq minutes dans cette cachette. Tu comprends, je ne veux pas que tu écoutes tout ce que disent les autres. Tu regarderas. Si tu ne trouves pas ta femme au doigt coupé, nous retournerons. Si tu la vois, une fois que nous serons sûrs qu'elle est de la bande, je m'arrangerai bien pour te la faire trouver. D'ailleurs, si nous ne la trouvons pas là, je m'arrangerai bien pour te mener à d'autres endroits où tu risques de la trouver.

— Vrai?

— Vrai. Tu comprends, depuis des années que je vis là-dedans, je connais d'autres endroits de réunion de voleurs. Je connais des receleurs, des revendeurs de bijoux volés.

— Pas possible?

— Si. Ça t'amuserait de voir tout ça?

— Mon Dieu, oui, ça m'amuserait. Puis, je risque de trouver dans tout ce monde-là celle que je cherche.

— Alors, c'est entendu, tu acceptes mes conditions?

— Quand se réunissent-ils?

— Jeudi soir.

— Ça fait dans trois jours.

— Oui.

— Tous les membres de la bande assistent à la réunion?

— Naturellement, à moins d'une force majeure. Par exemple, Brin-d'Amour, qui est en prison, ne viendra pas.

— Brin-d'Amour?

— Oui, c'est un des Batignolles que nous appelions

comme ça, parce qu'il était joli garçon et que toutes les femmes en étaient toquées.

Ledru réfléchissait aux conditions de la Tarasque. Il lui déplaisait de se laisser bander les yeux. Mais il pensait que c'était là une condition *sine qua non*. Puis, c'était une femme qui allait le guider, par la main, et pour se rassurer, il se disait qu'un revers de main a vite fait sauter un bandeau et qu'il aurait dans sa poche un revolver chargé. Un revolver? Ça ne fait jamais que sept balles. Pour aller dans ce repaire de bandits, ce ne sera pas trop de quatorze s'il arrive quelque chose. J'en prendrai deux, conclut Ledru. Et sa résolution prise, il dit à la Tarasque :

— C'est entendu, j'accepte, à condition que ce sera toi qui me banderas les yeux et que je ne lâcherai pas ta main.

— Entendu. C'est moi qui te conduirai, moi seule. D'ailleurs, ajouta-t-elle, je m'expose assez en le faisant pour n'en rien dire à personne, et tu peux être tranquille.

— Alors, c'est entendu. A jeudi soir.

— A jeudi soir.

— Rendez-vous?

— Ici. Comme d'habitude.

— Quelle heure?

— Onze heures du soir.

Ledru rentra chez lui songeur, après avoir fait tous les détours habituels. Il pensait à sa chance.

Ainsi, en compagnie de la Tarasque, il pourrait pénétrer dans tous les lieux de réunion des malfaiteurs, et il connaîtrait des receleurs! Qui sait? Il trouverait peut-être la perle noire de miss Robinson et la femme au doigt coupé?

Pour la première fois, il avait quelque espoir depuis le jour où il était entré dans ce caboulot.

Il attendit le jeudi avec impatience. Mais, pendant ces trois jours qu'il lui restait avant l'expédition nocturne, il ne resta pas inactif. Il fréquenta les autres bars mal famés où il allait de temps en temps. Comme d'habitude, il invita des femmes à danser et à boire et, comme d'habitude, il regarda leurs mains. Mais toutes avaient toutes leurs phalanges.

— Sans la Tarasque, pensait-il, je n'arriverais pas.

Le jeudi impatiemment attendu arriva.

Ledru s'équipa comme d'habitude.

Coursot assistait à la transformation.

— Tu y laisseras ta peau, lui disait-il, à aller dans ces quartiers-là.

— Bah! répondit Ledru, je l'ai toujours ramenée.

— Il suffirait d'une fois. Lorsque tu pars pour des expéditions pareilles, tu devrais me dire où tu vas, afin que, si tu n'étais pas rentré au matin, je sache où aller pour commencer mes recherches.

— Mon vieux, si un matin je ne suis pas rentré, je n'aurai guère besoin de tes recherches; mais, si cela peut te tranquilliser, je te donnerai le nom de l'honnête établissement où je vais en sortant d'ici. Comme précaution, ceci d'ailleurs est bien plus sérieux.

Et Ledru montrait les deux revolvers chargés qu'il enfouissait dans ses poches, bien à portée de sa main.

Il partit d'un pas décidé. Jamais il n'allait directement de chez lui au cabaret où il rencontrait la Tarasque ou du cabaret à chez lui.

Lorsqu'il pénétra dans la salle basse et enfumée, la Tarasque y était déjà.

— Je t'attendais, dit-elle.

— Je suis à l'heure. Et même en avance; nous avons le temps de boire un petit verre.

— C'est pas de refus.

— Je régale, ce soir, je t'offre un petit verre d'anisette.

— Mazette!

Leur verre vidé, la Tarasque et son compagnon sortirent. Ils marchèrent un moment, puis elle s'arrêta.

— Il faut, dit-elle, que je te bande les yeux.

— Est-ce bien nécessaire?

— Tu as promis de te laisser faire.

— Allons, soit.

Elle sortit un mouchoir de sa poche et attacha le bandeau sur les yeux de Ledru. Puis, elle lui fit faire deux ou trois tours sur lui-même, et il eut l'impression qu'elle changeait de direction et tournait le

dos à l'endroit vers lequel elle paraissait se diriger d'abord.

Tous les sens en éveil, les yeux bandés et tenant la main de la Tarasque, Ledru marchait. De sa main libre, il tenait dans sa poche son revolver et il se disait qu'un bandeau a vite sauté en cas de péril. D'ailleurs, tant qu'il tenait la Tarasque par la main, que risquait-il?

Rien. Pas même de tomber, car elle le guidait très bien.

Cependant, très prudent, aux aguets, Ledru se tenait sur ses gardes.

Ils marchaient ainsi depuis environ un quart d'heure, lorsqu'il trébucha contre un objet qu'il ne sut pas identifier et il s'étala en poussant un juron.

Avant qu'il ait pu faire un seul mouvement pour se relever, il se sentit ligoté, ficelé comme un saucisson malgré tous ses efforts pour se débattre, réduit à l'impuissance et emporté. La lutte avait été courte. Ledru n'avait pas même eu le temps de crier, bâillonné dès le début. Il comprit, malgré son bandeau, que ses adversaires le rentraient dans une maison proche et bientôt on lui enleva le mouchoir que la Tarasque lui avait noué sur les yeux. Il regarda autour de lui.

Il se trouvait dans une salle, au milieu d'une nombreuse assistance. On le fit asseoir sur une chaise sur laquelle on le ligota, puis le chef de la bande s'avança.

— Nous allons, lui dit-il, te faire passer en jugement.

— C'est bien inutile, dit Ledru, je connais d'avance la sentence.

— C'est donc que tu te reconnais toi-même coupable?

L'accusé ne répondit pas, décidant de s'enfermer dans un mutisme complet.

— Mes frères, dit le bandit, l'homme que voilà, a voulu s'introduire parmi nous pour nous espionner. Je l'ai suivi, je l'ai reconnu, démasqué, et j'ai découvert que c'était un homme de police.

— A mort! à mort! dirent plusieurs voix.

— Pendant plusieurs jours, sans qu'il s'en doute, j'ai été attaché à ses pas. Avec l'aide de la Tarasque (je profite de l'occasion pour la féliciter publiquement), je suis arrivé à savoir que cet homme cherchait la femme au doigt coupé.

— Bravo, la Tarasque, bravo!

La Tarasque, heureuse de son petit succès, se tenait au milieu d'un groupe et riait.

— Oui, bravo pour la Tarasque, reprit le chef, car c'est grâce à son intelligence que nous avons pu si vite nous emparer de notre prisonnier.

« Donc, nous savons qu'il cherchait la femme au doigt coupé. Nous ne savons pas encore pourquoi, mais il va nous le dire.

— Ce n'est pas la peine, dit Ledru, et ça n'a pas d'intérêt.

— A ton aise, mon bonhomme. Au surplus, cela nous est égal. Mais nous sommes plus gentils que toi, et puisque tu voulais tant la voir, la femme au doigt coupé, nous te la montrerons; la voilà.

Les rangs s'ouvrirent; une belle femme parut, grande, bien faite. Elle s'approcha de Ledru et étendit ses deux mains. Au petit doigt de la main gauche, la dernière phalange manquait.

C'était bien elle.

Ledru la regarda.

— Regarde-la bien, reprit le chef, car tu ne la verras plus. Mes enfants, que faut-il faire à cet homme de police qui a essayé de s'introduire parmi nous pour surprendre nos secrets?

Les bandits étaient assis et, dans les rangs, une rumeur circula :

— La mort! la mort! la mort!

— C'est bien. Vous avez raison. Entre nous et ses pareils, c'est une lutte à mort qui est engagée. Lorsqu'ils nous prennent, ils nous tuent. C'est de bonne guerre que nous en fassions autant quand nous prenons un des leurs. Dent pour dent, c'était la justice. L'assommeur est-il là?

— Présent! cria une voix au fond de la salle.

— Alors, autant en finir tout de suite. Tu vois, goguenarda-t-il, en s'adressant à Ledru qui se demandait si c'était un cauchemar ou une réalité, tu vois, nous sommes plus humains que tes pareils et nous ne te laisserons pas languir des mois dans une prison.

L'assommeur était prêt; il traversa la salle et Ledru vit s'avancer vers lui un gaillard à l'air féroce, taillé en hercule et tenant à la main un couteau, une arme terrible.

L'homme était près de sa victime; Ledru le vit lever le bras et ferma les yeux pour recevoir le coup.

CHAPITRE IV

Pendant que Ledru cherchait la femme au doigt coupé dans la basse pègre, Coursot cherchait, lui aussi, et ne perdait pas son temps. Il s'était mis à fréquenter les hôtels, les thés à la mode, les tangos.

Assis devant sa tasse de thé, inlassable, il regardait arriver les jolies goûteuses et toujours, d'un coup d'œli rapide, il regardait les mains de toutes les femmes. Rien! Il avait l'impression de chercher une aiguille dans une botte de foin, mais il ne se décourageait pas.

Il eut l'idée de fréquenter les grands magasins. Où trouver une pareille réunion de femmes? Il se promenait dans tous, mais ce n'étaient pas les étalages alléchants qui accrochaient ses regards; insensible à toutes les somptuosités qui l'entouraient, il allait, regardant seulement d'un regard aigu les mains de toutes les femmes qu'il voyait.

Un jour, il s'était longuement arrêté auprès du comptoir de gants, occupé en apparence à admirer l'étalage de bijouterie, tout proche; en réalité, il regardait les mains des femmes qui venaient se faire ganter. Il regarda plusieurs heures. Il y revint le lendemain. Les commises du comptoir de gants remarquèrent ce grand individu bien mis, à l'air original, qui restait là en contemplation pendant des heures. Elles s'en amusèrent et en rirent. Il le remarqua et, pour justifier sa présence à leurs yeux, il se décida à faire la cour à l'une d'elles. Il acheta une paire de gants, fit un compliment et bientôt ils furent, Mlle Claire et lui, les meilleurs amis du monde.

Sans scrupule, Coursot étendit le champ de ses investigations et il eut ainsi bientôt une demi-douzaine de flirts amorcés avec des vendeuses de gants. Il alla non seulement dans les magasins de nouveautés, mais encore dans des ganteries chics. Il achetait des gants, essayait d'établir un nouveau flirt et surtout, ce qu'il n'oubliait jamais, il regardait les mains des femmes qui l'entouraient.

Hélas! Tout cela était en vain! Les gants s'amoncelaient vainement dans les tiroirs de Coursot et vainement les billets tendres augmentaient en nombre dans son secrétaire. Aucun vestige de la femme au doigt coupé, nulle part.

— Cependant, se disait-il, Dieu sait si j'en ai vu des mains de femmes!

Il hantait aussi les boutiques des bijoutiers, cherchant le jonc d'or orné d'une perle noire, de miss Robinson.

Les boutiques où l'on vendait des bijoux d'occasion surtout l'attiraient. Mais il ne trouvait pas plus la perle noire que la femme au doigt coupé; et le hasard semblait ne pas vouloir lui sourire.

Un jour qu'il se promenait, regardant par une habitude devenue machinale les mains des femmes qu'il croisait dans la rue, et songeant aux moyens à employer pour arriver à ses fins, il fut frappé par une annonce :

Madame Raoul, cartomancienne.

Il tomba en arrêt.

Une idée qu'il jugea bonne lui venait.

Il monta chez la cartomancienne et fut introduit dans un petit salon râpé et vieillot. Il regardait autour de lui, lorsque Mme Raoul parut : c'était une vieille correcte, vêtue de noir.

Coursot se fit tirer les cartes.

La vieille dame fit son jeu, lui prédit des succès en amour, des aventures, de l'argent. La dernière carte du jeu le satisfit particulièrement.

— Voyez, monsieur, dit-elle, l'épée couronnée qui

sort la dernière. Cela signifie que vous réussirez pleinement dans ce que vous avez entrepris.

— *Amen*, dit Coursot.

Et, à part lui, il pensait :

— Ça n'en prend pas le chemin.

« Vous lisez aussi, madame, dans les lignes de la main?

— Oui, monsieur. Cartomancienne, chiromancienne, les lignes de la main, le marc de café, les tarots, tout ce qu'on voudra.

— Vous devez gagner un argent fou!

— Hélas non, monsieur. Autrefois, c'était un bon métier, mais qui s'est gâté. Personne ne croit plus à rien.

— Vous croyez? se récria Coursot. C'est-à-dire que, par le temps qui court, il faut faire de la réclame.

— Elle coûte cher. Les temps sont durs.

— Et puis, vous n'êtes pas assez bien installée.

— Je n'ai pas les moyens, mon bon monsieur, de m'installer autrement.

— Ecoutez, dit-il, je vais vous proposer quelque chose. Pour des motifs qui vous sont indifférents, je cherche une personne. Voici le marché que je vous soumets : je vous installerai plus convenablement que vous ne l'êtes; je vous ferai de la réclame et, en échange de tout cela, je ne vous demanderai qu'une chose : avoir chez vous mes entrées libres, pouvoir assister derrière un rideau à vos consultations tant qu'il me plaira.

La vieille réfléchissait.

— Je vous affirme, madame, que c'est dans un but honnête. Voici ma carte et mon adresse, si vous voulez prendre des renseignements... J'ai tout intérêt à retrouver la personne dont il s'agit et vous, vous avez tout intérêt à accepter ma proposition.

— Evidemment, dit-elle, mais je ne voudrais pas avoir de désagréments.

— Vous n'en aurez pas, madame, je vous en réponds.

— Eh bien, soit, j'accepte.

Coursot se mit donc en devoir de louer un appartement convenable. Il le meubla luxueusement. Salon

de consultation, salon d'attente, d'un beau vert empire qui, pensait-il, convenait bien au genre de l'établissement.

La cartomancienne, lorsqu'elle arriva et vit ces merveilles, fut éblouie. Jamais, dans ses rêves les plus beaux, elle n'avait osé rêver une installation aussi somptueuse. Elle croyait rêver et regardait le détective comme sa Providence.

Coursot ne borna pas là son rôle. Il fit de la réclame, d'une façon si intelligente que, très vite, les clients affluèrent chez Mme Raoul.

La bonne femme était assez décorative, pas maladroite; elle savait prédire à chacun de bonnes choses et avait l'art d'ennuager assez ses prédictions pour qu'elles pussent être interprétées par les intéressés dans le sens qu'ils souhaitaient. Ils partaient enchantés, et bientôt Mme Raoul fut connue de toute la capitale.

C'était un défilé incessant.

Caché par une tenture, Coursot examinait les clientes. Si on leur lisait dans les lignes de la main, comme c'était leur main gauche que Mme Raoul leur demandait, c'était facile. Si on leur tirait les cartes, Mme Raoul les faisait couper avec leur main gauche dégantée; c'était encore facile, et aucune main gauche n'échappait aux yeux investigateurs du détective habilement dissimulé.

De longs jours passèrent. Coursot persévérait dans sa tentative, se disant avec juste raison que nulle part il ne serait mieux posté pour voir autant de mains féminines. Et Dieu sait s'il en voyait, et s'il en avait vu!

Un jour, cependant, le ciel sembla vouloir récompenser la patience et la ténacité du policier.

A son poste d'observation, il avait tressailli.

Une grande femme brune, à l'air décidé, venait de tendre sa main à la chiromancienne; une main gauche à laquelle manquait la fameuse phalange.

Coursot regardait la femme pour bien graver ses traits dans sa mémoire et, lorsqu'elle se leva et sortit, elle ne se douta pas que sur ses talons un policier

qui la pistait descendait à son tour, plein de la fièvre joyeuse des chasseurs.

Il la fila avec une habileté consommée sans qu'elle s'en doutât une minute, et il la vit entrer dans une maison de l'air de quelqu'un qui rentre chez soi. D'ailleurs, il était midi.

Il regarda la maison, d'apparence bourgeoise, et remarqua qu'elle portait un écriteau : « Appartement à louer », au-dessus de la porte.

Décidément, le hasard, après lui avoir si longtemps boudé, le servait merveilleusement.

Coursot se précipita chez la concierge, demanda à voir l'appartement.

— C'est au second, monsieur.

— Ça me va parfaitement. Le prix?

— Trois mille francs, monsieur.

— Ça me va aussi; voulez-vous me le montrer?

Ils montèrent et, tout en grimpant, Coursot demandait :

— La maison est tranquille?

— Tout ce qu'il y a de plus tranquille, monsieur. Au premier, il y a des commerçants; au second, il y a votre appartement et, sur le même palier, Mme Delval.

— Celle qui vient de rentrer?

— Précisément, monsieur. Une dame bien convenable et bien sérieuse, veuve sans enfant. Au troisième, il y a un professeur.

Mais Coursot ne l'écoutait plus.

Que lui importait les locataires du troisième? Il allait être le voisin de palier d'une dame à qui il manquait la dernière phalange du petit doigt gauche! Il était rempli de joie.

Il examina à peine l'appartement disponible, l'arrêta, donna le denier à Dieu et rentra chez lui. Depuis longtemps il n'avait pas été de si belle humeur. Il s'occupa tout de suite de meubler sommairement son nouveau local et il s'y installa, faisant le moins de bruit possible et guettant les sorties de sa voisine, Mme Delval.

Il profita de son absence pour prendre l'empreinte de la serrure et fit faire une fausse clef. Il entra chez

elle un jour qu'elle n'y était pas et se livra à une perquisition minutieuse.

Il ne trouva rien, sauf une quantité de bijoux plus grande que la situation apparente de Mme Delval ne paraissait le lui permettre. Il les examina minutieusement, mais parmi eux, pas la moindre perle noire.

— Si c'est elle la voleuse de miss Robinson, pensa-t-il, peut-être porte-t-elle la perle sur elle. J'en aurai le cœur net.

Et, à partir de ce jour-là, il se mit à surveiller les sorties de Mme Delval et à la suivre. Il s'attacha à ses pas et, pour ne pas lui donner l'éveil, il s'habillait de façons diverses. Il la filait, d'ailleurs avec une habileté consommée, et jamais Mme Delval ne soupçonna qu'elle traînait derrière elle ce suiveur acharné.

Pendant quelques jours, il ne découvrit rien de suspect dans son existence; elle paraissait avoir une vie régulière et honnête. Il n'était pas loin de croire à une fausse piste, lorsqu'un soir il l'entendit sortir avec précaution. Il bondit sur son chapeau et, lorsque le pas de la dame eut cessé de retentir dans l'escalier, il sortit à son tour.

Dans la rue, il jeta un coup d'œil à droite, un à gauche, pour voir quelle direction elle avait prise, et il eut juste le temps de voir une femme, enveloppée d'un long manteau gris qu'il ne lui connaissait pas encore, disparaître au tournant d'une rue. Il s'élança, se demandant si c'était bien Mme Delval. C'était bien sa silhouette, oui, mais le soir, ce grand manteau gris...

Il arriva au contour où il l'avait vue disparaître. Elle marchait devant lui et elle se retourna.

Oui, c'était bien elle.

Sûr désormais, il suivit à distance la silhouette sombre qui, peu à peu, s'écarta des quartiers tranquilles pour pénétrer dans les quartiers excentriques.

— C'est louche, pensait Coursot.

Mme Delval entra dans un bar qui sembla au policier quelque peu suspect. Il l'attendit dehors, faisant les cent pas, seul dans la nuit. Lorsqu'elle sortit, très tard, ce fut pour rentrer chez elle.

— La prochaine fois, pensait-il, je rentrerai dans le bar derrière elle, mais ce soir, j'était trop bien habillé. Il faudra que je me tienne prêt le soir, de sorte que si cette petite expédition se renouvelle, je puisse voir de quoi il retourne.

Deux jours plus tard, en effet, la voisine de Coursot sortit. Il s'y attendait et était vêtu de vêtements assez semblables à ceux que Ledru endossait pour ses incursions dans des parages mal fréquentés.

Cette fois-ci, après avoir marché, contourné et failli semer vingt fois Coursot dans le dédale de petites rues sombres où elle se mouvait aisément, elle disparut dans une maison sombre et d'aspect peu engageant.

Coursot, penaud, se gratta la tête.

— Diable! dit-il. Voilà que j'ai été plusieurs fois sur le point de perdre la trace, et tous mes efforts aboutissent à un visage de bois. Et un visage qui a l'air bien rébarbatif!

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'il vit un homme s'avancer, se dirigeant vers la maison dans laquelle Mme Delval avait disparu. Il se dissimula dans une encoignure; l'homme passa à côté de lui sans le voir et entra à son tour dans la maison.

— Eh! Eh! se dit Coursot, cela devient intéressant.

Son poste d'observation était dangereux; il pouvait être vu, et l'homme, tout à l'heure, était passé bien près de lui. Coursot, habitué maintenant à l'obscurité, scruta les alentours du regard.

Il avisa un maigre platane, à côté de la maison; un coup d'œil circulaire l'ayant convaincu qu'il n'y avait personne dans la rue, il s'élança, grimpa à l'arbre et s'installa le plus commodément possible entre les branches. Ce n'était pas très confortable, mais à la rigueur, on pouvait y tenir et là, il était certain de n'être vu de personne.

A peine était-il installé dans son perchoir qu'un troisième individu pénétra dans la maison mystérieuse.

— C'est bien ce que je pensais, dit Coursot.

Et il se frottait les mains de satisfaction.

Le fait qu'il se trouvait devant un lieu de réunion

de malfaiteurs ne faisait dans son esprit aucun doute, et sa conviction s'affermit encore en voyant entrer, à peu d'intervalle, plusieurs autres hommes.

— Oui, se disait-il, mais comment retrouver cette maison demain? Du diable si je sais où je suis. Cette damnée femme a fait tant de détours qu'elle a réussi non pas à me semer, mais à m'enlever toute notion de l'endroit où je me trouve. Si je descends et que je cherche à me retrouver tout seul, je suis capable de m'égarer dans ce quartier qui laisse à désirer comme éclairage et qui a tout l'air d'un labyrinthe.

« Si j'emboîte le pas à Mme Delval lorsqu'elle sortira, elle est capable de ne pas rentrer directement, de prendre comme à l'aller une route capricieuse, et je ne saurai pas ensuite retrouver la maison; je n'en saurai pas plus long que si je n'étais pas venu. Allons! Coursot, mon garçon, il n'y a qu'un moyen d'arriver à situer cet intéressant local, c'est d'attendre qu'il fasse jour pour voir exactement où il se trouve.

Fréquemment Coursot s'interpellait ainsi lui-même pour s'adresser soit des compliments, soit des remontrances, soit aussi pour se dicter ce qu'il avait à faire.

Assis dans son arbre, surveillant sans cesse la maison louche, il continua son monologue.

— Ça te fait faire la grimace, cette perspective de passer la nuit dans les branches, chose qui est plutôt le fait des moineaux que celui des chrétiens; mais tu as choisi, mon pauvre Coursot, un sacré métier de chien où on est exposé à tout, même à percher dans des arbres. Perche donc, regarde de tous tes yeux et tais-toi.

La nuit fut longue pour le policier. Un a un, tous les individus qui étaient entrés dans la maison s'étaient en allés. Il avait eu la tentation de partir, lui aussi, pour essayer de se retrouver, mais il avait résisté, trop sûr d'errer au hasard avant de se reconnaître et de perdre ainsi la maison qui l'intéressait.

L'aube parut enfin et Coursot, transi, descendit de son arbre, un platane maigre et chlorotique qui certainement n'eût pas été suffisant pour le cacher dans la journée. Il regarda attentivement la maison et ses

abords, fouillant tout de son œil de policier exercé à qui rien n'échappe. Son examen terminé, il s'orienta et commença à filer, faisant grande attention à tout et notant dans sa mémoire tous les détails du chemin qu'il suivait. Après avoir pris au hasard quelques rues suspectes qu'il ne connaissait pas, il se retrouva et rentra chez lui.

Cette nuit, à la belle étoile, l'avait fatigué; mais il était heureux de penser qu'il n'avait pas perdu son temps et ne s'était pas fatigué pour rien.

Il se déshabilla.

— Il est six heures, pensa-t-il, je peux m'accorder trois heures de sommeil.

Et il s'étendit avec une satisfaction évidente. Un bon lit, ça vaut tout de même mieux qu'un arbre.

Un quart d'heure plus tard, il dormait; mais comme, même dans son sommeil, il ne perdait pas la notion du temps, il s'éveilla à l'heure qu'il s'était fixée.

Sa toilette faite, il sortit, eut en passant devant la porte de Mme Delval un sourire de satisfaction et il se rendit à la préfecture de police.

Il était connu dans la place, y avait des amis et, maintes fois, il avait rendu des services à la police officielle. Dans cette union des honnêtes gens contre les malfaiteurs, il estimait mesquines toutes les rivalités.

Chaque fois qu'il l'avait pu, il avait apporté son concours, même désintéressé et toujours intelligent, à la découverte des malfaiteurs. Aussi était-il certain d'obtenir ce qu'il venait demander : une dizaine d'agents courageux pour faire une rafle dans la maison qu'il avait découverte comme étant un lieu de réunion d'apaches.

Les dix agents lui furent accordés, on lui permit même de les choisir. Il désigna ceux qu'il connaissait parmi les plus déterminés et, pour leur faire savoir ce qu'il attendait d'eux, il envoya à chacun l'ordre de se trouver à quatre heures du soir dans un bureau de la préfecture de police qu'il désigna.

Lorsqu'il y arriva, ils y étaient tous. Il leur expliqua qu'il s'agissait de mettre la main sur toute une bande :

— Je vous ai désignés d'office, connaissant votre courage, mais j'ai le devoir de vous prévenir que l'expédition sera peut-être périlleuse. Je voudrais bien n'avoir avec moi que des volontaires. Au surplus, je crois que six hommes suffiraient. Que ceux donc qui veulent venir le disent.

Les dix hommes, presque d'une seule voix, répondirent :

— Présent! présent!

— Bien, dit Coursot, je n'en attendais pas moins de vous et, avec des hommes de votre trempe, on peut faire du bon travail. Je suis content de penser que c'est de votre plein gré que vous marchez avec moi.

— Est-ce pour ce soir? demanda l'un des agents.

— Je n'en sais rien, mais je ne crois pas. Ils étaient réunis hier, les bons apôtres.

— Dommage qu'on l'ait pas su plus tôt.

— Oui, mais ils ne perdront rien pour attendre.

— Alors, pour quand est-ce?

— Je ne sais pas, dit Coursot, ils ont négligé de me donner rendez-vous, et je crois qu'il vaut mieux ne pas compter sur une carte d'invitation.

— Comment le saurons-nous?

— Je vais vous expliquer cela. Tous les soirs, à onze heures, vous vous réunirez dans un petit café qui n'est pas très loin de la maison en question et que je vous indiquerai. C'est danc un drôle de quartier, mais c'est un café honnête. J'ai vu la patronne tantôt et j'ai tout arrangé. Pour ne pas éveiller l'attention, au lieu d'entrer par la salle, vous entrerez par derrière. J'irai avec vous ce soir. La patronne vous fera entrer dans une petite salle à côté du café. Elle vous donnera du café ou du thé ou de la bière, ce que vous voudrez, je me suis entendu avec elle et tout est réglé. Vous aurez des journaux et des jeux de cartes et vous n'aurez rien à faire qu'à attendre. Moi, je me charge de la surveillance de la maison.

— Tout seul?

— Pourquoi pas? Je l'ai dénichée seul.

— Ça ne fait rien. Vaudrait mieux qu'on soit deux pour surveiller.

— Oui, peut-être.

— Sûrement.

— Eh bien, vous viendrez à tour de rôle avec moi. Donc, nous surveillerons la maison et, le premier soir où je vois entrer mes lascars, il y en a un des deux qui vient chercher les autres. Il est inutile, n'est-ce pas, que je vous recommande d'être armés et d'avoir des munitions.

— On en aura, soyez tranquille.

Coursot leur fit encore quelques recommandations et, comme il devait, pour le premier soir, les conduire à l'endroit où ils devaient attendre, il leur donna rendez-vous et les quitta.

CHAPITRE V

Pendant quelques soirs, Coursot veilla pour rien autour de la maison de rendez-vous, accompagné tantôt par l'un, tantôt par l'autre de ses agents.

Enfin, pendant une de ses longues factions, il vit, à quelques minutes d'intervalle, entrer deux hommes. Il faisait une nuit d'hiver sombre et froide, une petite pluie fine pénétrante et glacée tombait du ciel.

Coursot, ce soir-là, guettait avec l'agent Fressineau.

— Je crois, dit l'agent, que ce sera pour ce soir.

— Je le crois aussi, répondit le policier.

— Tant mieux. Les autres aussi seront contents d'agir.

— Silence! fit Coursot. Voilà deux autres camarades.

***

Dans la nuit, deux silhouettes indécises s'avançaient. Le policier et son compagnon tournèrent dans une ruelle voisine. Ils firent quelques pas, puis revenant à l'angle, ils virent les deux silhouettes disparaître dans la maison de rendez-vous.

— Décidément, dit Coursot, il faut aller chercher les autres. Vous n'avez pas froid, Fressineau?

— Non, chef.

— Dans ce cas, c'est moi qui vais y aller. Je suis gelé. Cette satanée petite pluie mouille à peine et vous glace jusqu'aux os.

— Allez, chef. Je garderai la place.

— Ecoutez, pour ne pas être vu, vous allez faire comme moi, le premier soir. Vous voyez ce petit arbre, là, en face?

— Oui, chef.

— Profitez d'un instant où personne n'est dans la rue pour y grimper. Cela fait un poste d'observation excellent qui vous permet de ne pas perdre la maison de vue, tout en ne risquant rien vous-même des regards indiscrets.

— Bien, j'y monterai.

— Un autre avantage, c'est que lorsque j'arriverai avec les autres, je saurai exactement où vous prendre; j'irai droit à l'arbre. Attention! en voilà un autre, derrière nous, cette fois. Marchons, il peut nous avoir aperçus.

Sans avoir l'air de vouloir se cacher, cette fois, Coursot et son compagnon se remirent à marcher, au milieu de la rue, passèrent devant la maison et continuèrent leur chemin.

Lorsqu'ils se furent suffisamment éloignés pour éteindre les soupçons, ils rebroussèrent chemin. Arrivés de nouveau devant le platane qui avait abrité Coursot toute un soirée, l'agent grimpa dans l'arbre après s'être assuré que la rue était déserte, et le policier alla chercher les autres agents.

Trois quarts d'heure plus tard, ils revenaient tous et Fressineau dégringolait de son arbre :

— Dépêchons-nous, chef. Qui sait à quelle sinistre besogne nous allons les surprendre. Je les ai vus rentrer un cadavre dans la maison.

— Peste! fit Coursot.

— J'avais envie de tirer, du haut de mon arbre. Puis, seul contre toute cette bande, j'aurais été descendu et leur aurais donné l'éveil.

— Oui, vous avez bien fait de ne pas bouger. Dépêchons.

Coursot avait remarqué, derrière la maison, une pe-

tite porte basse. Il y posta deux agents, revolver au point. Deux autres furent postés à l'entrée. Les deux issues étant ainsi gardées, le policier, suivi des six autres agents, pénétra dans la maison dont il avait ouvert la porte à l'aide d'une fausse clef. Il se coula par l'entre-bâillement sans faire plus de bruit qu'un rat et ses six hommes se faufilèrent derrière lui.

Ils gardèrent un instant le silence et l'immobilité, tendant l'oreille. Un bruit de voix s'entendait au fond d'un couloir sinueux. Guidé par ce bruit, à tâtons, avec des précautions infinies, les six hommes se glissèrent à la suite de Coursot qui allait devant. Ils arrivèrent devant une porte sous laquelle filtrait un rayon de lumière.

Tous s'immobilisèrent et Coursot colla son œil à la serrure.

Ce qu'il avait vu devait être stupéfiant, car, prompt comme l'éclair, il se redressa et enfonça la porte d'un vigoureux coup d'épaule.

Ledru était assis, ligoté sur sa chaise. Coursot avait mis son œil à la serrure au moment où l'assommeur chargé de l'exécuter s'avançait vers lui son couteau à la main. Ledru l'avait vu lever le bras, puis il avait fermé les yeux, attendant le coup. Au même instant, il entendit la porte s'ouvrant avec fracas et le coup de revolver de Coursot abattant l'assassin. Il ouvrit les yeux; tout cela avait duré l'espace d'une seconde. Les autres agents avaient fait irruption dans la salle, revolver au poing.

Les bandits, surpris par cette attaque subite, s'étaient tous levés, cherchant leurs armes, eux aussi, et poussant de sourdes exclamations. En un clin d'œil, un tumulte et un désordre indescriptibles régnèrent dans la salle. Chaises renversées, détonations, cris. Ledru, toujours ligoté, suivait les phases de la bataille. Il ne s'expliquait pas l'intervention providentielle de Coursot, mais se demandait s'il ne rêvait pas.

Quelques bandits cherchaient à fuir, mais les agents leur fermaient le passage.

— Rendez-vous, leur criait Coursot. La maison est cernée, jetez vos armes.

Fou de rage, le chef répondit :

— Pas avant d'en avoir crevé deux ou trois.

Coursot chercha des yeux, dans ce tohu-bohu, la femme qu'il connaissait bien, et l'ayant aperçue, il bondit sur elle. Comme il lui posait la main sur l'épaule et s'apprêtait à l'immobiliser, il reçut dans les yeux, à toute volée, une poignée de poudre. La douleur fut si vive qu'il lâcha prise en poussant un cri. Il ne vit plus rien qu'un nuage rouge sombre tourbillonnant qui l'aveuglait. Il fit quelques pas en chancelant pour sortir de la mêlée.

A cet instant, un des malfaiteurs, voyant que l'avantage était aux agents, sauta sur la lampe, la saisit et la jetant violemment par terre, l'écrasa. Dans l'obscurité, les clameurs redoublèrent.

— Sauve qui peut! cria le chef de la bande.

Les agents n'osaient plus tirer, de crainte de se blesser mutuellement; les bandits ne tiraient plus, occupés à fuir.

Coursot, aveuglé par la poudre qu'il avait reçue dans les yeux, ignorait que la lampe était écrasée et se demandait pourquoi ce brusque arrêt des détonations.

Un agent lui cria :

— Votre lampe électrique, chef, vite.

Haletant de douleur et comprenant, puisqu'on lui demandait de la lumière, que la salle était dans l'obscurité, Coursot chercha dans sa poche sa petite lanterne électrique et l'alluma.

Il n'y avait plus dans la salle aucun des malfaiteurs.

— Je n'y vois plus, dit Coursot. Que se passe-t-il?

— Ils se sont sauvés, répondit un agent, le même qui avait guetté dans l'arbre. Les cinq autres courent après. On lutte à la porte et on tire des coups de feu, entendez, chef. Moi, je reste auprès de vous; mais que vous est-il arrivé?

— Une damnée femme sur qui je mettais la main m'a lancé une poignée de poudre dans les yeux, du poivre, je crois. Je n'y vois plus. Dites donc, Fressineau, vous qui avez vos yeux, occupez-vous de délivrer ce pauvre Ledru qui ne doit pas être à son aise.

— En effet, dit Ledru, et tu es arrivé à propos. Quel cierge je te dois, mon vieux! Sans toi, à l'heure actuelle, je serais saigné comme un vulgaire petit poulet. Je m'en souviendrai et te remercie.

— Bah! dit Coursot, c'est le hasard qu'il faut remercier. J'aurais très bien pu arriver cinq minutes plus tard.

— J'en ai froid dans le dos rien que d'y penser. Dépêchez-vous de me délier, Fressineau, j'aurais bien voulu dire mon mot, moi aussi, dans la partie.

L'agent avait sorti son couteau de poche et coupait les liens qui attachaient le policier.

— Je ne crois pas, dit-il, qu'il vous aient attendus.

En effet, tout bruit de lutte ou de poursuite avait cessé. La scène avait été très rapide.

— Je vais voir, dit Ledru. Fressineau, cherchez, il doit y avoir de l'eau dans cette maison. Occupez-vous de Coursot, faites-lui laver les yeux.

— Oui, chef.

— Moi, je sors, je vais voir ce qui se passe. On les poursuit sûrement, puisque nos hommes ne sont pas là. Je voudrais bien leur faire payer ma petite émotion de tout à l'heure. Mais, vous êtes blessé, mon pauvre Fressineau?

— Oui, j'ai reçu une balle dans la cuisse, mais je crois que ce ne sera rien, c'est dans le gras.

— Et vous ne disiez rien?

— Si, j'allais le dire, je m'occupais d'abord de vous.

— C'est tout ce que nous avons comme dégâts? demanda Coursot.

— Jusqu'à maintenant, oui. Ma cuisse et vos yeux.

— Mon vieux, dit Ledru, je te serre la main et je file.

— A tout à l'heure.

— Oui, je reviendrai te prendre ici.

Les deux hommes se serrèrent la main vigoureusement et Ledru s'éloigna en courant, tandis que Coursot lui criait :

— Bonne chance, mon vieux, et bonne chasse.

Puis il recommença à questionner Fressineau :

— Et eux? Comme dégâts?

— Trois morts. Le grand, qui allait tuer votre ami. Celui-là, c'est vous qui l'avez tué, et à propos, j'ose dire.

— Je crois bien, il avait le bras levé. Deux minutes plus tard, ce pauvre Ledru était mort.

Tout en parlant, Fressineau avait bandé sa blessure.

— Puis, il y en a deux autres. Ça a été si rapide! Ils ont été surpris, ils n'ont presque pas tiré. Puis ils étaient affolés, ils tiraient mal, à tort et à travers.

— Tant mieux.

— Maintenant, voilà ma cuisse bandée, je vais chercher de l'eau, chef. Souffrez-vous toujours?

— Un peu moins.

Fressineau sortit de la salle, chercha un moment et revint apportant de l'eau. Coursot se lava les yeux. Sous l'influence rafraîchissante, la brûlure qu'il ressentait s'atténuait et bientôt il put les ouvrir. Rouges, pleins de larmes qui se renouvelaient sans cesse, mais enfin, il les ouvrait, ce ne serait rien.

— Et vous, mon pauvre Fressineau, vous ne souffrez pas trop?

— Dites donc, j'y pense, tout à l'heure, du haut de votre arbre, le corps que vous avez pris pour un cadavre, c'était simplement ce pauvre Ledru ligoté.

— Oui, sans doute.

— Il pourra se vanter de revenir de loin!

Les deux hommes s'assirent, se demandant avec quelque anxiété ce que faisaient les autres. Leur inaction forcée leur pesait alors que leurs camarades étaient en pleine lutte, et les minutes leur semblaient longues.

Enfin, ils revinrent, ramenant quatre prisonniers plus ou moins grièvement blessés. Un agent avait eu le bras facturé par une balle, un autre la main traversée, mais aucune de leurs blessures n'était grave. Quant à la femme au doigt coupé, elle avait disparu.

En somme, la police restait maîtresse du champ de bataille, mais les deux policiers n'avaient pas atteint leur but. Leur coup était manqué.

Il fallait s'occuper maintenant des blessés et des prisonniers. Puis, après cette nuit agitée et fertile en émotions, les deux détectives se retrouvèrent à leur domicile commun. Ils se racontèrent mutuellement comment ils étaient arrivés, de deux points de départ si différents, à se rencontrer sur la même piste. C'était donc la bonne et il ne fallait pas l'abandonner. Malheureusement l'éveil était donné. Retrouveraient-ils la femme au doigt coupé?

— Mon vieux, dit Coursot, je crois que oui. A mon avis, elle retournera à son domicile bourgeois. Comment peut-elle supposer que nous le connaissons, ainsi que le nom sous lequel elle s'y dissimule? Ses deux existences sont bien distinctes; elle peut très bien espérer que ce n'est pas elle que nous poursuivons. Dans son esprit, j'en jurerais, ce n'est pas elle qui était le but de l'expédition : la bande a été surprise là par hasard et Mme Delval est ignorée. Où serait-elle plus en sûreté que chez elle? Où serait-elle mieux cachée?

— Oui, tu as raison.

— Donc, mon cher, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de rentrer là-bas, dans mon chez moi d'occasion, et d'attendre que la belle dame se décide à réintégrer son domicile.

— Elle y est peut-être déjà. Tu devrais ne pas perdre de temps.

— Oui, je vais te quitter. S'il y avait du grabuge, je t'enverrais chercher tout de suite. D'ailleurs, je te tiendrai au courant. En attendant, repose-toi. Les émotions de cette nuit ont dû t'assommer.

— Bah! dans notre métier, on est habitué à passer des nuits blanches et agitées. C'est égal, jamais encore je ne m'étais vu ligoté sur une chaise, au milieu de bandits, condamné à mort et presque exécuté. Quelle alerte? Mourir dans un combat, armé et ayant vendu chèrement sa peau, soit. J'y consens. D'ailleurs, on ne sait pas qu'on va être touché. Mais là, savoir qu'on va être saigné comme vulgaire bétail et ne pas pouvoir se défendre, je t'assure que j'ai passé quelques vilaines minutes.

— Je le crois.

— Je ne te retiens pas plus longtemps. Va, bonne chance, et si tu as besoin de moi, fais-moi signe.

— Oui. Je vais même te laisser mon adresse. Tu pourrais, demain, venir aux nouvelles si je ne suis pas venu moi-même, retenu là-bas par ma surveillance.

— Entendu.

Coursot donna à son ami le nom sous lequel il avait loué son appartement, l'adresse exacte et s'en alla.

***

Ledru se promettait, après avoir pris quelque repos, de se mettre en campagne de son côté, à l'extérieur, pour le cas où Mme Delval ne rentrerait pas chez elle. Très bon confrère, il ne voulait pas marcher sur les brisées de Coursot; il lui laisserait le champ libre et, dès maintenant, il se désintéressait de la récompense promise par miss Robinson. Cependant, s'il pouvait être de quelque utilité à Coursot, quel plaisir ce serait pour lui! Par exemple, pendant que son ami serait immobilisé dans cette maison pour guetter la rentrée de cette femme, qui l'empêchait, lui, Ledru, le faire sa petite enquête au dehors? Si, malgré toutes ses prévisions, elle allait ne pas rentrer chez elle?

Cependant, Coursot, de plus en plus convaincu que Mme Delval retournerait à son domicile, était rentré, lui aussi.

Assis tranquillement dans sa chambre, silencieux et attentif, il épiait. Un instant, il eut la tentation, n'entendant aucun bruit à côté, d'entrer chez sa voisine pour voir. Mais si elle y était, que ferait-il? Il n'avait pas le droit de pénétrer ainsi chez elle, et non plus aucun permis régulier pour arrêter Mme Delval, honnête bourgeoise. S'il avait réussi à la prendre là-bas, au milieu de la bande, c'était différent.

Ayant bien pesé le pour et le contre, Coursot se décida pour l'attente immobile et silencieuse. Après tout, rien ne pressait.

Si Mme Delval rentrait, ce ne serait pas que pour quelques heures, ce serait pour rester là, on avait le temps d'aviser. Si elle ne rentrait pas... Oui, le mieux c'était d'attendre avec patience. Il avait beau tendre l'oreille, il n'entendait rien à côté. Peut-être la voisine se reposait-elle des fatigues et des émotions de la nuit? Peut-être n'était-elle pas encore de retour?

Les raisonnements de Coursot se trouvèrent justes. C'est une manie, une faiblesse très connue et commune à tous les malfaiteurs de revenir aux endroits où ils ont vécu. Puis, la femme au doigt coupé ne pouvait pas supposer qu'elle était identifiée et que Mme Delval était connue, brûlée, guettée et son domicile surveillé. Comme en avait sagement conclu Coursot, elle rentra chez elle, tranquillement, et le policier eut la joie de l'entendre aller et venir dans son appartement.

— Je la tiens, pensait-il. Je la tiens! Je l'aurai quand je voudrai.

Et il se mit à examiner les différents moyens d'action. Le premier qui se présenta à son esprit fut d'aller à la préfecture de police, mettre les autorités au courant et demander un mandat d'amener en bonne et due forme; après quoi, il n'y aurait qu'à cueillir chez elle Mme Delval. Il pouvait faire cela le jour même. Rien n'était plus aisé. Mais ce plan trop facile lui rendrait-il la perle de miss Robinson? En somme, ce qu'il voulait surtout, c'était retrouver le bijou pour lequel la riche Américaine avait promis une si belle récompense. Faire arrêter la femme au doigt coupé, c'était secondaire, et cela ne lui rapporterait rien. D'ailleurs, il serait toujours temps, puisqu'il savait où la prendre, et se promettait de ne pas la perdre de vue. Il fallait trouver autre chose, chercher la perle volée. Après avoir réfléchi, le policier conclut :

— Je n'ai qu'à attendre qu'elle soit sortie et j'irai encore une fois perquisitionner chez elle à son insu. Peut-être aurai-je plus de chance que la dernière fois.

La journée était déjà très avancée.

Fatigué de sa nuit, le policier s'étendit sur son lit, l'oreille aux écoutes. Mais la journée s'écoula sans que Mme Delval bougeât de son appartement. La nuit passa aussi sans incident. Dans les deux camps, un égal besoin de repos, après des émotions si violentes, créait une trêve.

Le lendemain matin, Coursot, toujours aux aguets, entendit descendre sa voisine. Sans perdre de temps, il se prépara, prit ses fausses clés et pénétra chez Mme Delval où il se mit à fouiller...

Il entra dans la chambre de la jeune femme et se dirigea d'abord vers un secrétaire où il avait déjà cherché et vu des bijoux quelques jours auparavant. Il ouvrit le petit meuble, examinant l'un après l'autre le contenu de tous les tiroirs. Comme l'autre fois, il y vit quelques bijoux, mais qui pouvaient fort bien ne pas être volés et être les bijoux personnels de Mme Delval. Parmi eux, pas la moindre perle noire.

Coursot, attentif, examina l'intérieur du meuble, sortit complètement les tiroirs apparents, tapotant les parois du secrétaire, pressant sur les nœuds du bois dans l'espoir de découvrir un tiroir secret, une cachette. Rien. Le meuble n'avait pas l'air de cacher la moindre chose, ce qui dépitait quelque peu le détective. Les tiroirs, outre les bijoux, contenaient de l'argent, la monnais courante pour les dépenses quotidiennes, des factures acquitées de modiste, de couturière, des papiers personnels sans aucun intérêt. L'un après l'autre, Coursot les replaça, puis, ayant refermé le battant du meuble, il se dirigea vers l'armoire à glace. Il était un peu déçu et espérait mieux de sa visite au secrétaire. L'armoire ne lui inspirait pas la même confiance. Evidemment, si la jeune femme avait chez elle quelque chose à cacher, ce n'est pas dans ce grand meuble qui devait attirer l'attention tout de suite qu'elle l'aurait caché, mais plutôt dans le petit secrétaire qui pourtant n'avait l'air de rien recéler...

Sans grande conviction, Coursot aborda l'armoire et l'ouvrit. Des piles de linge bien rangées, quelques coffrets, quelques sachets occupaient les rayons. A l'étagère d'en haut, quelques livres. Méthodiquement et rapidement, déplaçant à mesure les objets qu'il prenait un à un et examinait sans rien négliger, le policier se mit à faire l'inventaire de l'armoire. Il commença par la plus haute étagère, celle où des livres étaient rangés. Il les feuilleta d'un doigt rapide pour voir s'ils ne contenaient rien de suspect et ne découvrit rien.

Puis, il déplaça les piles de linge, regardant derrière, passant la main entre les draps et les chemises, replaçant à mesure tout ce qu'il touchait. Toujours rien. Il ouvrit quelques boîtes; elles contenaient des colifichets utiles à la toilette féminine. Il avisa un coffret à gants, un long coffret en cuir repoussé. Il le vida de son contenu, regarda le capitonnage, fit la moue et allait replacer les gants dans la boîte et la boîte sur l'étagère, lorsqu'il remarqua que le capitonnage était bien épais et montait bien haut à l'intérieur du coffret.

— Il doit y avoir un double fond, pensa-t-il.

Et il se mit à presser sur les boutons du capitonnage pour essayer d'ouvrir. En effet, le coffret avait un double fond; Coursot y trouva des lettres. N'ayant pas le loisir d'en examiner sur place le contenu, il les mit sans façon dans sa poche, pensant que la moindre perle noire ferait bien mieux son affaire; mais il n'y avait pas le plus petit bijou dans le coffret. Coursot le replaça et continua son inspection sans découvrir dans l'armoire autre chose que les lettres qu'il s'était appropriées.

Il souleva la carpette sans être plus heureux, puis fit le tour de la chambre en tapotant les murs, espérant qu'une différence de sonorité lui ferait découvrir une cachette sous la tapisserie. Rien. Deux chaises rembourées lui parurent pouvoir cacher quelque chose. Décidé à ne pas laisser un coin inexploré, il les saisit, les retourna, les pieds en l'air, examinant la doublure, puis, d'un geste décidé, il tira son couteau de sa poche, fit à la doublure des chaises une

large incision circulaire par laquelle il passa la main et il fouilla le crin du rembourrage. Là encore, il ne trouva rien. Décidément, sa perquisition minutieuse n'était pas fructueuse et la perle noire n'était pas facile à trouver. Les malfaiteurs l'avaient-ils vendue? C'était peu probable. Des bijoux ordinaires se transforment; des perles blanches, des perles ordinaires en changeant la monture sont méconnaissables, elles se ressemblent toutes. Mais une perle noire, si particulière et dont on ne peut pas changer la nature! Tous les bijoutiers, tous les lapidaires en avaient le signalement. La vente en était sinon impossible, du moins très difficile et remplie de danger. Non, dans l'esprit du policier cette perle n'avait pas été vendue; il avait la conviction que la femme au doigt coupé l'avait gardée et qu'elle était encore en sa possession. Mais où la trouver? Où la prendre?

De grands doubles rideaux attirèrent ses yeux. Il commença à découdre la doublure dans le bas. Il cherchait entre la soie jaune bouton d'or et la satinette qui la doublait lorsqu'il entendit un pas dans l'escalier. Sapristi, si c'était Mme Delval qui rentrait! Il jeta un coup d'œil dans la pièce pour s'assurer qu'il avait bien tout remis en ordre. L'armoire et le secrétaire étaient fermés. Le crin des chaises éventrées était remis en place; oui, tout allait bien. D'ailleurs, il n'avait plus le temps. Il entendit le bruit d'une clef qu'on introduisait dans la serrure; il se jeta vivement derrière le rideau qu'il décousait et ne bougea plus.

Mme Delval entra et, sur le seuil de sa chambre, elle s'arrêta, hésitante. Un sentiment obscur et indéfinissable semblait l'avertir d'une présence étrangère. Les chaises étaient-elles à la même place que d'habitude? Et ce coin du tapis, relevé? D'un coup d'œil circulaire, elle examina sa chambre. Non, rien de suspect. Qui donc aurait pu s'introduire chez elle? Elle haussa les épaules, taxant d'enfantillage son hésitation de tout à l'heure. Le tapis, mon Dieu, elle l'avait sans doute relevé sans s'en douter, en s'en allant, d'un coup de pied. Les chaises, ce matin, elle avait très bien pu ne pas les mettre exactement

comme d'habitude. Elle était si nerveuse depuis l'alerte de l'autre nuit! Et, sans doute, c'était cette nervosité qui avait causé sa minute d'appréhension, tout à l'heure, au seuil de sa chambre. Il fallait vaincre cela; rien d'ailleurs ne justifiait ce mouvement. Rassurée, Mme Delval pénétra dans sa chambre, se débarrassa de son chapeau, de ses gants et, tranquille, elle s'assit à son secrétaire, posa à côté d'elle une petite boîte, ouvrit le meuble et se mit à écrire.

Cependant, malgré tous ses raisonnements pour se tranquilliser, elle n'était pas rassurée entièrement.

Elle écrivait depuis quelques minutes lorsque, levant les yeux, elle aperçut sous une des chaises éventrées par Coursot, un bout de doublure qui pendait.

Elle pâlit et, instantanément, eut la conviction que quelqu'un s'était introduit chez elle. Elle ouvrit un petit tiroir de son secrétaire et saisit d'une main son revolver; de l'autre, la petite boîte qu'elle avait posée auprès d'elle et qui contenait sa poudre aveuglante. Ainsi armée doublement, elle se dressa de sa chaise; mais, au moment même où elle se levait, un bras sortant de derrière le grand rideau s'abattit sur son bras, immobilisant la main qui tenait le revolver. En même temps, le rideau s'écartait, découvrant Coursot.

Forte de l'arme silencieuse et irrésistible dont elle disposait encore, la femme eut un sourire de triomphe rapide comme un éclair et, à toute volée, lança dans le visage de son ennemi le contenu de sa boîte. Mais, à sa grande surprise, l'ennemi ne bougea pas et son étreinte ne se relâcha pas. La femme, alors, regarda le visage qui se dressait devant elle. La scène avait été si foudroyante qu'elle n'avait pas eu le temps de remarquer que le policier, prévoyant le coup, avait abrité ses yeux derrière des lunettes d'auto. Mme Delval, alors, se vit perdue. Le moyen dont elle espérait le salut encore une fois avait échoué. Sa main armée du revolver était immobilisée par la poigne solide du détective qui, lui, tenait aussi dans sa main droite libre un revolver chargé. Elle était désarmée en face d'un ennemi qui disposait de tous ses moyens, désarmée, impuissante, perdue.

— Ah! ah! dit le policier, vous vouliez me jeter de la poudre aux yeux? Ça réussit une fois, ces petites plaisanteries, mais pas deux, et les chats échaudés craignent l'eau, fût-elle froide.

A ce ton sarcastique, Mme Delval eut un sursaut de rage et essaya, en secouant son poignet d'un mouvement sec et énergique, de faire lâcher prise à Coursot. Mais il la tenait solidement.

— Allons, dit-il, ne faites pas la méchante, vous n'êtes pas la plus forte. Vous allez me donner ce petit joujou dont vous ne pouvez d'ailleurs pas vous servir.

Et, tout en parlant, il enlevait de sa main libre le revolver inutile qui armait son adversaire.

— Que me voulez-vous, demanda-t-elle, et de quel droit vous êtes-vous introduit chez moi?

— Ce que je vous veux, vous le saurez tout à l'heure. Quant à m'introduire chez vous, je n'en avais peut-être pas le droit, mais je l'ai pris, comme vous avez pris celui de vous introduire chez la comtesse de S...

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Vous m'étonnez beaucoup. J'ai vu dans votre penderie certain domino de satin jaune que miss Robinson se souviendrait peut-être avoir vu, porté le soir du bal de la comtesse par une femme à laquelle il manquait, comme à vous-même, la dernière phalange du petit doigt gauche.

La pseudo-Mme Delval fit un geste, comme pour essayer de dissimuler sa main.

— Trop tard, fit Coursot, et votre geste eût affermi ma conviction si elle n'eût pas été faite depuis longtemps. Allons, soyez belle joueuse. Vous avez perdu la partie, perdez crânement.

— Que me voulez-vous donc?

— Ah! je vois qu'on peut causer avec vous. Vous allez voir si je suis bon prince. Je pouvais, je peux encore vous tuer. Je ne vous cacherai pas que cela me répugnerait quelque peu, vous tenant désarmée sous mon revolver. Je n'y ai d'ailleurs aucun intérêt et je n'aurais tiré que si vous m'y aviez contraint. Mais vous êtes une femme d'esprit. Vous avez vu

tout de suite que, la partie perdue, vous ne feriez qu'aggraver votre cas en regimbant. Je pourrais encore vous livrer à la police.

« J'ai dans la poche un gentil petit mandat d'amener concernant Mme Delval, dont les dehors réguliers et bourgeois cachent le goût des aventures. Goût si impérieux qu'il arrive à cette honnête dame de s'envelopper le soir d'un grand manteau gris muraille. Ainsi dissimulée, elle gagne, je l'ai vu de mes yeux, les quartiers interlopes et pousse même l'imprudence jusqu'à pénétrer dans une maison fort louche où se réunissent des malfaiteurs. Cette imprudence a failli, dernièrement, lui coûter la vie dans une échauffourée où plusieurs de ses compagnons ont laissé la leur. C'est pourquoi la police, mère vigilante, m'a permis, si je réussissais à atteindre l'imprudente dont nous parlons, de m'en saisir, de la lui amener à seule fin de la mettre à l'ombre et à l'abri des tentations. Elle veut elle-même veiller sur une existence exposée si follement...

Mme Delval avait blêmi. Livrée à la police, elle! Cette idée lui mettait la rage au cœur. Et ce policier qui la tenait sous son revolver et se moquait d'elle par-dessus de marché!!! Pas moyen de nier. Il lui montrait qu'il savait tout; tout, jusqu'au costume qu'elle portait le soir de l'attentat chez la comtesse de S... Avant de lui dire ce qu'il attendait d'elle, il prenait bien soin de lui montrer qu'il n'ignorait rien; ni l'histoire des rendez-vous, ni l'alerte de l'autre nuit — et sans doute puisqu'il avait mis des lunettes et dit que chat échaudé craint l'eau, sans doute était-ce lui qui, dans cette nuit mémorable, avait essayé de la saisir et avait reçu dans les yeux la poignée de poudre aveuglante qui lui avait fait lâcher prise.

Oui, cet homme savait tout; toute défense était superflue, il la tenait, il la tenait bien.

Cependant, pourquoi tout ce discours? S'il avait bien l'intention de la faire coffrer, il l'aurait fait sans phrase, et cette pensée rendit à Mme Delval, avec un peu d'espoir, toute sa lucidité, toute sa présence d'esprit. N'avait-il pas dit aussi :

— Je pourrais encore vous livrer à la police.

Il parlait au conditionnel et n'avait pas dit :

— Je vais vous livrer à la police.

Elle pouvait donc éviter ce dénouement. Mais par quel moyen? Très rapides, toutes ces pensées traversèrent l'esprit de Mme Delval. Elle regarda Coursot qui la regardait aussi. Les deux adversaires semblèrent se mesurer du regard et il y eut entre eux un court silence.

Ce fut l'aventurière qui le rompit. Elle haussa les épaules.

— Qu'y gagnerez-vous?

— Mon Dieu, pas grand'chose. Des satisfactions purement morales et platoniques, la joie de vous loger sous le même toit qui abrite ceux des vôtres restés entre nos mains. C'est tout.

A ce rappel de la nuit tragique, la femme sursauta comme piquée par une épine. C'était vrai pourtant! Quelques-uns d'entre eux étaient restés entre les mains des agents. Qui sait? Peut-être cet homme allait-il lui proposer de lui laisser sa liberté en échange des noms de ceux qui avaient échappé. Jamais elle ne livrerait les autres. Elle aimait mieux aller en prison, elle aussi. Un mouvement de fierté lui fit lever la tête. Pour la troisième fois, elle demanda :

— Que me voulez-vous?

— Mon Dieu, dit-il, vous êtes vraiment une femme intelligente. Je vois qu'il est inutile de finasser avec vous, comme vous avez vu qu'il était inutile de feindre et de finasser avec moi. Je vais donc jouer franc jeu.

— Dites.

— Vous êtes convaincue que vous êtes en mon pouvoir. Je peux vous mener en prison.

— Vous l'avez déjà dit.

— Je résume. Donc, je peux vous mener en prison. Je vous offre votre liberté en échange de la bague que vous avez enlevée à miss Robinson le soir du bal de la comtesse de S... N'essayez pas de nier. Je sais que c'est vous qui avez dévalisé miss Robinson, vous lui avez enlevé un jonc en or orné d'une perle noire.

Vous lui avez enlevé bien d'autres choses qui, je le reconnais, ne sont peut-être plus en votre possession. Mais elles m'importent peu. Par contre, j'ai toutes les raisons de croire que la perle noire est chez vous, que vous l'avez gardée. J'en suis certain.

— Cet homme est donc le diable! pensait l'aventurière. Comment peut-il savoir que j'ai encore la parle? Cependant il a l'air de savoir ce qu'il dit.

A la vérité, Coursot bluffait en affirmant cela, mais son bluff prenait admirablement.

— Donc, n'essayez pas de me dire que vous n'avez pas cette perle, vous baisseriez dans mon estime.

— Et si, pourtant, je ne l'avais plus?

— Dans ce cas, j'aurais le regret de vous conduire où vous savez; j'en ai la résolution bien arrêtée si la perle n'est pas entre mes mains dans cinq minutes. Je vous laisse cinq minutes pour réfléchir.

— Elles sont inutiles. Si je vous livre la bague, je serai libre?

— Parfaitement.

— Qui me le garantit?

— Ma parole. Si cela ne vous suffit pas, je le regrette, mais je ne peux pas vous donner d'autre garantie.

— Je m'en contente. Voici la bague que vous cherchez.

En disant ces mots, Mme Delval décrocha de son cou une fine chaîne en or dans laquelle était enfilée la bague de miss Robinson.

A cet instant, Ledru arrivait chez Coursot pour avoir des nouvelles et, vaguement inquiet de n'avoir pas vu reparaître son ami depuis la veille, Coursot l'appela.

— Ledru, mon vieux, un dernier service. Garde madame une heure ou deux, le temps d'aller montrer cette babiole à miss Robinson, pour qu'elle la reconnaisse.

Et il partit, laissant ensemble Mme Delval et Ledru.

Deux heures plus tard, il revenait, accompagné de miss Robinson elle-même qui voulait à tout prix qu'on lui présente sa voleuse. Elle voulait aussi revoir Ledru, le féliciter d'avoir échappé à la mort

qu'il avait vue de si près, car Coursot lui avait raconté en détail toutes les péripéties de l'aventure. A ses yeux, les deux policiers avaient le même mérite. C'était aussi l'opinion de Coursot qui comptait partager avec Ledru la prime promise par l'Américaine.

Mais, quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il entendit miss Robinson dire à Coursot qu'elle comptait lui donner, à lui aussi, une prime égale à celle de Coursot.

Comme Ledru la remerciait, ayant quelque scrupule à accepter :

— Laissez, dit-elle, laissez donc. Vous avez exposé votre vie pour retrouver ma perle à laquelle je tenais tant, que j'eusse donné la moitié de ma fortune pour elle. Cela me fait plaisir de récompenser votre courage et votre adresse. Puis, le récit de vos aventures m'a passionnée. Vous n'aurez qu'à aller demain chez mon notaire, il vous versera la somme convenue, je vais donner des ordres, dès ce soir.

« Quant à vous, madame, dit-elle à Mme Delval, je suis ravie d'avoir fait votre connaissance, mais je vous engage à ne plus vous fourrer entre les griffes de ces messieurs. Vous n'en seriez peut-être pas quitte à si bon compte la prochaine fois.

— D'ailleurs, fit l'aventurière, je suis brûlée. Je ne peux désormais plus rien faire.

— Vous le regrettez? demanda Coursot.

— Mon Dieu, ce que je regrette, ce n'est pas tant de ne plus pouvoir faire de mal. Ce qui m'a poussée dans cette voie, c'est une soif d'aventures irraisonnée, mais impérieuse.

— Eh mais, fit Coursot, vous trouverez peut-être à la satisfaire ailleurs.

— Comment cela?

— Votre bande est dispersée. Des morts, des prisonniers, vous, brûlée comme vous dites, — et quelques autres encore que nous aurons à l'œil. Vous ne pouvez plus rien faire. Cependant, si vous vouliez vous associer à nous, faire de la police privée avec nous, vous trouveriez là une situation lucrative et indépendante et la satisfaction de vos goûts d'aven-

ture. J'ai apprécié votre sang-froid et votre intelligence. A nous trois, j'ai idée que nous pourrions faire de bonne besogne.

— C'est une idée merveilleuse, s'écria miss Robinson ravie d'assister à une scène si originale, il faut accepter.

— Mais... j'accepte, dit Mme Delval.

— Oh! dit l'Américaine, que je suis contente d'avoir vu ça! Et savez-vous, monsieur Coursot, de temps en temps il faudra venir me raconter vos aventures, vous ou Mme Delval, ou M. Ledru.

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

La volonté du monstre

ROMAN POLICIER

par LOUIS SOLLARD

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 5-4-34

Collection Hebdomadaire Ferenczi

LE PETIT LIVRE

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

• • •

Le Roman complet

Sous couverture en couleurs

0fr. 60

J. FERENCZI et Fils, éditeurs
9, Rue Antoine-Chantin - PARIS (14e)

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(*Made in France*)